

Université de Montréal

Les recueils de correspondances des poilus,  
vers une mémoire collective française de la Grande Guerre

par

Coralie Marin

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté d'arts et sciences

en vue de l'obtention du grade de M.A.

en histoire

Décembre 2009

© Coralie Marin, 2009

Université de Montréal

Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé :

Les recueils de correspondances des poilus,  
vers une mémoire collective française de la Grande Guerre

présenté par :

Coralie Marin

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Carl Bouchard

Samir Saul

Yves Tremblay

## Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de recherche, Carl Bouchard, pour sa disponibilité et son soutien sans faille tout au long de cette aventure. Ses nombreux conseils me permettent de vous présenter ce travail aujourd'hui.

Je remercie Jean-Pierre Guéno, responsable de la publication de *Paroles de poilus*, qui a accepté de répondre à mon avalanche de questions au fil de plusieurs courriels, me permettant par le fait même d'utiliser de précieuses informations dans la structure de ma recherche.

Un sincère merci à ma famille et à mes amis qui m'ont offert leur soutien et leur confiance durant ces années de recherches et de rédaction, qui ont eu la patience de m'écouter et de discuter avec moi sur certains points de mon travail. Un clin d'œil tout particulier à ma mère, qui non sans pression, a relu l'ensemble de ce mémoire.

Finalement, je remercie mon conjoint, Jean-François, qui a su jongler avec mes craintes, mes angoisses et mon stress au quotidien. Il a su me soutenir et m'épauler d'une manière remarquable.

## Résumé

Ma recherche vise, d'une part, à appréhender le phénomène de la publication des correspondances des « poilus » (les soldats français de la Première Guerre mondiale) et d'autre part, à déterminer leur rôle dans la mémoire collective de la Grande Guerre.

Précédé d'un bilan historiographique, mon travail se divise en trois chapitres autour de trois thèmes principaux, la correspondance, l'édition et la mémoire. Le premier chapitre met en contexte la production des lettres et identifie les facteurs l'influençant. Le deuxième chapitre se penche sur les buts éditoriaux des publications de correspondances et sur leur transformation au fil des époques. Finalement, le dernier chapitre analyse la place de ces publications dans le cadre de la commémoration de la Grande Guerre.

La recherche va au-delà de l'analyse des lettres et s'intéresse davantage aux desseins éditoriaux des recueils. Les sources utilisées sont des ouvrages collectifs publiant des lettres de poilus, édités entre 1922 (*La dernière lettre*) et 2006 (*Paroles de Verdun*).

Mots clés : Première Guerre mondiale, correspondance, édition, mémoire, commémoration.

## **Abstract**

My research aims to address the phenomenon of the publication of the “poilus” correspondences (French soldiers of the First World War) and to determine their role in the collective memory of the Great War.

Preceded by a historiographic review, my work is divided into three chapters around three main themes, correspondences, publishing and memory. The first chapter puts into context the production of letters and identifies the factors influencing it. The second chapter considers the leading goals of publishing correspondences and their transformation over time. Finally, the last chapter analyzes the need for these publications for commemoration of the Great War.

Research goes beyond the analysis of letters and focuses on the leading intentions of the editions. The sources used are anthologies of the “poilus” letters, published between 1922 (*La dernière lettre*) and 2006 (*Paroles de Verdun*).

Keywords : First World War, correspondence, publishing, memory, commemoration.

## Table des matières

|   |     |
|---|-----|
| Remerciements.....  | iii |
| Résumé.....   | iv  |
| Abstract.....   | v   |
| Table des matières.....   | vi  |
| Introduction.....   | 1   |
| Problématique.....  | 2   |
| Hypothèses.....   | 3   |
| Sources et méthodologie.....  | 4   |
| Historiographie.....  | 5   |
| La correspondance.....  | 6   |
| L'édition et la publication.....  | 8   |
| La mémoire et la commémoration.....   | 10  |
| Contribution à l'historiographie.....   | 14  |
| 1. La correspondance.....   | 16  |
| 1.1. Tradition épistolaire française.....   | 16  |
| 1.2. Les conditions de rédaction des lettres.....   | 18  |
| 1.3. La censure et le système postal civil.....   | 26  |
| 2. L'édition et la publication.....   | 33  |
| 2.1. Témoins de Jean Norton Cru.....  | 33  |
| 2.2. La préparation du texte à publier.....   | 37  |
| 2.3. La présentation des sources.....   | 40  |
| 2.3.1. <i>La dernière lettre écrite par des soldats français tombés au champ d'honneur, 1914-1918</i> ..... | 41  |
| 2.3.2. <i>Ce qui demeure. Lettres de soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918</i> .....                  | 44  |
| 2.3.3. <i>La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance</i> .....                     | 49  |
| 2.3.4. <i>Paroles de poilus. Lettres de la Grande Guerre</i> .....  | 52  |
| 2.3.5. <i>Les poilus ont la parole. Dans les tranchées. Lettres du front : 1917-1918</i> .....              | 55  |
| 2.3.6. <i>Mémoire de papier. Correspondance des poilus de la Grande Guerre</i> .....                        | 58  |
| 2.3.7. <i>Paroles de Verdun</i> .....   | 59  |
| 3. Les lettres de poilus, entre mémoire et commémoration.....   | 64  |
| 3.1. La mémoire et le souvenir.....   | 64  |
| 3.2. La mémoire et l'histoire, deux concepts distincts.....   | 68  |
| 3.3. Les commémorations.....  | 71  |
| 3.3.1. <i>L'entre-deux-guerres</i> .....  | 71  |
| 3.3.2. <i>L'époque contemporaine</i> .....  | 75  |
| 3.4. Les monuments, éléments centraux de la commémoration.....  | 78  |
| 3.4.1. <i>Les lieux de mémoire</i> .....  | 79  |
| 3.4.2. <i>Les monuments aux morts</i> .....   | 81  |

|   |      |
|---|------|
| 3.5. Les recueils de lettres et le travail de mémoire .....           | 86   |
| 3.5.1. <i>Insertion dans la démarche commémorative</i> .....          | 88   |
| 3.5.2. <i>Les recueils de lettres, un monument commémoratif</i> ..... | 91   |
| Conclusion .....  | 98   |
| Bibliographie.....  | 101  |
| Sources .....   | 101  |
| Sources citées n'entrant pas dans mon corpus de sources .....         | 102  |
| Ouvrages spécialisés .....  | 103  |
| Articles d'ouvrages collectifs.....                                   | 106  |
| Articles de périodiques.....  | 107  |
| Sites internet.....   | 109  |
| Annexes.....  | viii |
| Courriel de Jean-Pierre Guéno, reçu le 25 novembre 2008 .....         | viii |
| Courriel de Jean-Pierre Guéno, reçu le 26 juillet 2009.....           | ix   |

## Introduction

La Première Guerre mondiale éclate au mois d'août 1914. Les quatre années de guerre que la France connaît sont d'une violence et d'une intensité jamais éprouvées auparavant. Des millions d'hommes sont mobilisés pour se battre au front : pour eux, une longue histoire, souvent tragique, commence alors. Cette histoire, ces hommes en sont les acteurs et, du fond de leurs tranchées, ils tenteront de la raconter, de la décrire, sur quelques morceaux de papier, y joignant leurs craintes, leurs espoirs, leur amour.

La dureté et la durée de la guerre entraînent la création d'une abondante correspondance entre la ligne de front et l'intérieur, entre les soldats et leurs familles. Tout au long du conflit, plus de dix milliards<sup>1</sup> de lettres circulent à travers le pays tout entier, autant de témoignages individuels dont se serviront, dans un premier temps, et dès 1916, les autorités pour jauger le moral des soldats, et par la suite, les historiens pour appréhender la « culture de guerre ». Le récent succès éditorial des « Lettres de Poilus<sup>2</sup> » en France montre que l'intérêt pour ces documents déborde du cercle des historiens spécialistes et que celui-ci semble désormais s'inscrire dans la mémoire collective de la Grande Guerre.

Des personnes et des groupes ont pris l'initiative de publier les lettres de poilus sous forme de recueils. Mon travail se basera sur certaines de ces publications.

---

<sup>1</sup> Gérard Bacconnier, André Minet et Louis Solet. *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*. Toulouse, Privat, 1985, p. 29.

<sup>2</sup> Le succès le plus important demeure certainement *Paroles de poilus*, sous la direction de Jean-Pierre Guéno et publié à plusieurs millions d'exemplaires dans ses différentes formules. Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume (dirs). *Paroles de poilus. Lettres de la Grande Guerre*. Paris, Tallandier, 1998, 160 pages.

Un recensement préliminaire permet de constater que les premiers ouvrages sont édités avant même la fin de la guerre<sup>3</sup>, de nombreux autres leur feront suite jusqu'à nos jours. La nature des corpus est variable. Dans certains cas, ce sont des lettres d'un ensemble de soldats, dans d'autres sont publiées des correspondances entières, c'est-à-dire les lettres des poilus ainsi que les réponses des membres de leur famille<sup>4</sup>. Quelques ouvrages sont constitués des lettres d'un seul soldat, soit pour la qualité littéraire du témoignage, soit parce que l'auteur a une renommée particulière<sup>5</sup>.

### *Problématique*

Ce travail ne vise pas à analyser spécifiquement le contenu des lettres de soldats. Il cherche d'une part, à appréhender le phénomène que constitue la publication des correspondances des soldats dans le cadre français et, d'autre part, à déterminer leur participation à la mémoire collective de la Grande Guerre. Ainsi, quelles sont les raisons qui motivent la publication de tels ouvrages et de quelle façon les lettres permettent-elles de répondre aux objectifs que se sont fixés les éditeurs ? Peut-on observer une quelconque périodicité dans la publication des ouvrages, de même qu'une évolution dans leur style à travers le temps ? François Furet observait il y a une quinzaine d'années que :

---

<sup>3</sup> Augustin Cochin, *Le Capitaine Augustin Cochin : Quelques lettres de guerre*, Paris, Bloud et Gay, 1917, 63 pages.

<sup>4</sup> Martha Hanna. *Your death would be mine. Paul and Marie Pireaud in the Great War*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2008, 341 pages.

<sup>5</sup> Jules Isaac, *Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et carnets 1914-1917*, Paris, Armand Colin, 2004, 306 pages.

« Un adolescent aujourd’hui en Occident ne peut même plus concevoir les passions nationales qui portèrent les peuples européens à s’entre-tuer pendant quatre ans. Il y touche encore par ses grands-parents, et pourtant il a perdu leurs secrets. Ni les souffrances subies ni les sentiments qui les rendirent acceptables ne lui sont compréhensibles; ni ce qu’ils eurent de noble ni ce qu’ils comportèrent de passif ne parlent encore à son cœur ou à son esprit comme un souvenir, même transmis<sup>6</sup> ».

Dans ce contexte, quel rôle peuvent jouer les recueils dans le cadre de la commémoration de la Grande Guerre ? Les ouvrages plus récents tentent-ils de montrer une histoire plus « vraie » par le contenu émotif et sensible que véhiculent en général les lettres, lesquelles offrent aux lecteurs contemporains l’impression de mieux saisir la réalité d’une guerre dont les logiques semblent effectivement nous échapper de plus en plus ?

### *Hypothèses*

Mon travail se développe autour de deux hypothèses. La première concerne l’évolution des livres qui publient les correspondances de poilus. Je pense, a priori, que tout comme l’évolution de l’historiographie de la Grande Guerre<sup>7</sup> en quatre-vingt-dix ans, les publications de lettres de soldats se transforment et évoluent elles aussi à travers le temps. Les premières observations suite à la consultation des préfaces et des introductions d’ouvrages sélectionnés tendent à confirmer cette hypothèse et permettent d’aller plus loin dans mon raisonnement.

---

<sup>6</sup> François Furet, *Le passé d’une illusion*, Paris, Robert Laffont et Calmann-Lévy, 1995, p. 36.

<sup>7</sup> Antoine Prost, et Jay Winter. *Penser la Grande Guerre. Un essai d’historiographie*. Paris, Édition du Seuil, 2004, 340 pages.

La seconde hypothèse s'intéresse au concept de monument de mémoire. Je défends en effet l'idée que les publications de lettres de poilus sont des lieux de mémoire – au sens où Pierre Nora l'entend<sup>8</sup>. Édifiés dans le but de transmettre le souvenir (d'une personne, d'un événement, etc.), ces ouvrages s'inscrivent dans la commémoration de la Grande Guerre au même titre, par exemple, que les monuments aux morts.

### *Sources et méthodologie*

Les sources de ce travail sont toutes des recueils de correspondances regroupant plusieurs auteurs, tous soldats lors de la Première Guerre mondiale. Ces ouvrages collectifs rappellent l'ensemble des combattants et permettent – paradoxalement – d'unifier leurs voix pour n'en faire qu'une, la plus représentative possible. L'échantillon<sup>9</sup> couvre une période de plus de quatre-vingt ans, débutant en 1922 avec *La dernière lettre* et se terminant en 2006 avec *Paroles de Verdun*. Pour chaque titre, la réédition, si elle existe, sera étudiée en parallèle au titre original mais aussi, comme un recueil à part entière. Ainsi, *La dernière lettre* est publiée en 1922 et en 2005. *Ce qui demeure* paraît une première fois en 1942, une seconde fois en 2000. *La plume au fusil* ne comprend qu'une version en 1985. *Paroles de poilus* se distingue par ses multiples rééditions en différents formats, une version originale en

---

<sup>8</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire. La République. La nation. Les France*, Paris, Gallimard, 1984-1992, 4751 pages.

<sup>9</sup> Pour les références bibliographiques complètes de chaque ouvrage, voir la bibliographie à la fin de ce mémoire.

1998, suivie la même année par une version intégrale sans illustration. En 1999, paraît une édition en gros caractères et finalement, en 2006, c'est une bande-dessinée qui est mise sur les rayons. Toujours en 1998, *Les poilus ont la parole*, ouvrage qui sera réédité en 2003. *Mémoire de papier* est publié en 2005. Pour finir, le dernier recueil de cet échantillon, *Paroles de Verdun*, publié en 2006 et réédité en différents formats en 2007 et 2008.

La présentation des sources demeure volontairement très brève car une analyse plus profonde en sera faite lors du deuxième chapitre. Pour chaque titre, les objectifs éditoriaux seront identifiés et devront permettre de saisir les raisons de la publication. Les lectures attentives des préfaces, introductions, conclusions et quatrièmes de couverture, lorsque présents, aideront à cette identification.

Les lettres seront analysées selon la place qu'elles occupent dans le recueil. Ainsi, c'est davantage la structure de l'ouvrage et l'organisation des correspondances, plus que leur contenu à proprement parler, qui seront analysés. Ce mode de travail permettra d'appréhender les évolutions de styles et de formes des recueils lorsque présentes. La lettre, comme source d'information, devrait répondre aux différentes attentes éditoriales, lesquelles, a priori, ont un lien avec la mémoire de la Grande Guerre.

## Historiographie

Ma recherche abordera trois thèmes principaux : la correspondance, l'édition et la mémoire. Dans la section sur la correspondance, je mettrai en contexte les lettres

publiées des combattants de la Grande Guerre en France. La section sur l'édition et la publication des correspondances établiront certains aspects de méthodologie et leurs limites. Finalement, j'aborderai, en présentant le concept de mémoire, qui comporte un certain nombre de ramifications, les questions de commémoration et de souvenir. Il s'agira de montrer par quels moyens les recueils de lettres de poilus peuvent contribuer à la mise en place d'une ou de diverses mémoires collectives de la Première Guerre mondiale. La mémoire « peut se définir de manière large comme la manière dont des sociétés, des groupes et des individus se représentent le passé<sup>10</sup> ».

### *La correspondance*

L'étude des correspondances de la Grande Guerre débute dès 1916, mais ce sont alors les autorités militaires françaises qui les utilisent pour jauger le moral des soldats<sup>11</sup>. Les lettres, écrites tout au long du conflit et rassemblées au sein de divers recueils, constituent le principal matériau de cette recherche; objet de publication, elles sont aussi l'objet de nombreux questionnements.

Avant même de s'intéresser au contenu pouvant être véhiculé par les correspondances, certains chercheurs se sont penchés sur les raisons incitant les Français à écrire autant durant toute la durée du conflit. L'abondance du courrier

---

<sup>10</sup> Définition tirée du *Petit répertoire critique des concepts de la Grande Guerre* élaborée par le CRID. <[http://www.crid1418.org/espace\\_scientifique/textes/conceptsgg\\_01.htm#Memoire\\_](http://www.crid1418.org/espace_scientifique/textes/conceptsgg_01.htm#Memoire_)> (16 avril 2008)

<sup>11</sup> Martyns Lyons, « French Soldiers and their Correspondence: Toward a History of Writing Practices in the First World War », *French History*, vol. 17, n°1, 2003, p. 84.

serait principalement due à deux facteurs, le premier ayant ses racines dans la période précédant le conflit et le second intimement lié au conflit lui-même.

Concernant les éléments antérieurs à la guerre, Martha Hanna, avance l'idée d'une tradition épistolaire<sup>12</sup> ancrée dans la culture française<sup>13</sup>. L'auteure croit fermement que le système scolaire joue un rôle clé dans le processus de rédaction des lettres et intègre à son étude, en plus des lettres, l'analyse de manuels mais aussi de revues d'enseignement. Hanna ne néglige pas non plus le climat entourant les événements de 14-18 et admet que la correspondance quotidienne devient un moyen d'endurer les horreurs générées par le conflit.

La situation de guerre est le second facteur expliquant l'abondance de la correspondance en France. L'environnement militaire du soldat, de même que les conditions d'écriture sont généralement mis de l'avant, notamment dans les études de Martyns Lyons<sup>14</sup>, Christophe Prochasson<sup>15</sup> et d'Évelyne Desbois<sup>16</sup>. Desbois compare l'écriture des lettres à des rapports quotidiens dans le cadre militaire, tandis que Lyons et Prochasson s'interrogent sur le cheminement des lettres à travers le système postal et sur l'influence de la censure dans les écrits. Dans tous les cas, les auteurs identifient les multiples raisons – issues de l'héritage culturel et du climat de l'époque – de l'écriture massive de lettres pendant la durée de la guerre.

---

<sup>12</sup> Martha Hanna, « A Republic of Letters: The Epistolary Tradition in France during World War I », *The American Historical Review*, vol. 108, n°5, décembre 2003, <<http://www.historycooperative.org/journals/ahr/108.5/hanna.html>> (23 janvier 2007)

<sup>13</sup> Voir aussi à ce sujet l'ouvrage de Roger Chartier (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991, 462 pages. Roger Chartier parle de « geste culturel » en ce qui concerne la rédaction des correspondances.

<sup>14</sup> Lyons, *French Soldiers and their Correspondence...*, p. 79-85.

<sup>15</sup> Christophe Prochasson, *14-18, retour d'expériences*, Paris, Tallandier, 2008, 430 pages.

<sup>16</sup> Évelyne Desbois, « Paroles de soldats, entre images et écrits », *Mots. Les langages du politique*, n°24, septembre 1990, p. 37-52.

Des milliards de messages ont été rédigés en plus de quatre ans : leurs formes et leurs contenus ont suscité l'intérêt des historiens qui ont mis de l'avant une certaine uniformité de la correspondance. Sonia Branca-Rosoff fait ressortir l'impression de lettres en série<sup>17</sup>, aussi bien au niveau de la forme, du lexique ou des sujets vedettes<sup>18</sup>; idée confirmée par Christophe Prochasson qui souligne l'existence d'un argot des tranchées<sup>19</sup>. L'analyse des recueils à l'étude permettra d'identifier de nombreuses thématiques et confirmera, de par l'abondance de la correspondance, une apparente banalité des écrits, non pas en fonction de leur contenu mais en ce sens où ils représentent une rédaction quotidienne<sup>20</sup>.

### *L'édition et la publication*

Les nombreuses lettres, lues et relues puis rangées dans un tiroir ou une boîte, ne restent pas toutes dans l'intimité de leurs destinataires. Quelquefois, elles sont choisies pour faire partie d'un recueil voué à la publication. Le rôle de la correspondance dépasse alors la fonction dialogique que lui avait donnée le soldat dans le fond de sa tranchée pour devenir un témoignage littéraire.

---

<sup>17</sup> Sonia Branca-Rosoff, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots. Les langages du politique*, n°24, septembre 1990, p. 21-34.

<sup>18</sup> Concernant le cas italien, voir Fabio Caffarena, *Lettere dalla Grande Guerra. Scritture del quotidiano, monumenti della memoria, fonti per la storia. Il caso italiano*, Milano, Edizioni Unicopli, 2005, 302 pages.

<sup>19</sup> Christophe Prochasson, « La langue de feu. Science et expérience linguistique pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 53, n°3, juillet-septembre 2006, p. 122-141.

<sup>20</sup> Voir à ce sujet : Lyons, *French Soldiers and their Correspondence...*, p. 79-85.

Jean Norton Cru est le premier à s'interroger sur le bien-fondé de cette littérature. Auteur pionnier dans le domaine, c'est avec son ouvrage *Témoins*<sup>21</sup> qu'il tente de dresser un portrait des témoignages « acceptables » pour la Grande Guerre en 1929. Sa grille d'analyse, guidée par son expérience personnelle au front, est encore aujourd'hui au centre de débats historiographiques<sup>22</sup>. L'importance de l'auteur n'est donc pas à négliger dans l'analyse des recueils de ce travail. C'est pourquoi cette brève présentation sera approfondie lors du deuxième chapitre qui portera sur la publication des lettres.

La publication de la littérature de guerre nécessite la prise d'un certain nombre de décisions. Plusieurs auteurs ont étudié les processus de choix des lettres, le rôle des proches ou encore l'aspect financier guidant l'ensemble du projet. Cécile Dauphin<sup>23</sup> note que le choix des correspondances est souvent intuitif bien plus que raisonné<sup>24</sup>. Ce point de vue est intéressant car, dans ce travail, la manière dont les lettres répondent aux objectifs fixés par les éditeurs sous-entend un choix certain des

---

<sup>21</sup> Jean Norton Cru, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français : de 1915 à 1928*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, 727 pages, (première édition en 1929). L'ouvrage phare sera suivi d'une version abrégée : *Du témoignage*, Paris, Gallimard, 1930, 270 pages.

<sup>22</sup> Voir à ce sujet Leonard V. Smith, « Jean Norton Cru et la subjectivité de l'objectivité », dans Jean-Jacques Becker dir., *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Paris, Armand-Colin, 2005, p. 89-100. Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 398 pages. Les auteurs accusent Cru de mettre en place une « dictature du témoignage ». Jay Winter, *Remembering War. The Great War Between Memory and History in the Twentieth Century*, New Haven, Yale University Press, 2006, 340 pages. Winter souligne le manque d'objectivité de Cru, lui soustrayant le rôle de témoin pour celui de juge. Rémy Cazals, de son côté, prend la défense de Cru face aux critiques et contredit l'argumentaire d'Audouin-Rouzeau et Becker. Rémy Cazals, « Oser penser, oser écrire ». *Génèse*, n°46, mars 2002, p. 26-43.

<sup>23</sup> Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat, Danièle Poublan, *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1995, 396 pages.

<sup>24</sup> Voir aussi à ce sujet l'article de Louis Le Guillou. « Épistolarité et histoire littéraire », dans Mireille Bossis (dir.) *L'épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*. Stuttgart : F. Steiner, 1990, p. 99-105. Le Guillou insiste sur l'arbitraire résidant derrière le choix des lettres à paraître en publication.

missives. La sélection des lettres est aussi influencée par les proches, pour des raisons de réputation ou d'apparence à préserver : c'est notamment ce qu'ont remarqué Norton Cru<sup>25</sup> et Rémy Cazals<sup>26</sup> qui, pour sa part, ajoute que l'aspect financier affecte sans conteste le produit final, tant dans sa forme que dans son contenu<sup>27</sup>.

L'analyse des recueils de correspondances devra donc se faire en fonction des diverses limites établies : d'authenticité, d'apparence et financières. Lesquelles ont été identifiées par des chercheurs mais aussi par des éditeurs, c'est notamment le cas de Cru et de Cazals. Il faut interroger les ouvrages. L'analyse des rééditions permettra ce travail, de même que le contact direct avec les éditeurs lorsque possible.

### *La mémoire et la commémoration*

Les années de souffrance de la Grande Guerre laissent des souvenirs indélébiles à ceux qui les ont vécues. Un certain nombre de chercheurs ont analysé le phénomène de la mémoire, notamment la manière dont elle se transmet. Le conflit s'inscrit dans l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle mais aussi dans la mémoire collective. Les recherches menées permettent de baliser les deux notions qui structurent ce travail.

---

<sup>25</sup> Cru, *Témoins...*, p. 491.

<sup>26</sup> Rémy Cazals, « Éditer les carnets de combattants », dans Rémy Cazals et Sylvie Caucanas, dirs. *Traces de 14-18, Actes du colloque de Carcassonne*. Carcassonne, Les Audois, 1997, p. 31-46. <<http://www.imprimerie-d3.com/actesducolloque/frame325029.html>> (1<sup>er</sup> mars 2007)

<sup>27</sup> Desbois conseille vivement aux lecteurs de confronter les lettres à d'autres sources littéraires de manière à acquérir une représentation plus fiable de l'époque. Desbois, *Paroles de soldats, entre images et écrits...*, p. 49-50.

Les premières interrogations résident dans la définition de la mémoire. Existe-t-il plusieurs sortes de mémoires ? Comment se transmettent-elles ? Maurice Halbwachs, auteur pionnier en la matière, se penche sur les notions telles que la mémoire individuelle, la mémoire collective ou le souvenir, les classe et les explique dans *La mémoire collective*<sup>28</sup>. Son étude vise à expliquer le cheminement des mémoires, au travers d'individus et de groupes. Le troisième chapitre lui consacra une présentation plus approfondie. De manière plus précise, comment appliquer le principe au domaine des sciences sociales et à la Grande Guerre ? Plusieurs auteurs ont élaboré des définitions de la mémoire permettant une articulation plus adaptée des concepts gravitant autour d'elle; Henry Rousso dans le domaine des sciences sociales<sup>29</sup>, Antoine Prost et Jay Winter dans le cas de Grande Guerre<sup>30</sup>. Les aspects développés par chacun d'eux se complètent. Ils seront clairement exposés lors du troisième chapitre.

La mise en place des définitions de la mémoire permet de l'identifier clairement et parallèlement la distingue nettement de l'histoire<sup>31</sup>. Pierre Nora conçoit la mémoire comme vivante et actuelle, l'histoire comme une représentation du passé<sup>32</sup>. L'œuvre phare qu'il a mise sur pied avec ses collaborateurs, *Les lieux de*

---

<sup>28</sup> Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, édition numérisée à partir de l'édition publiée en 1950. Paris : Les Presses universitaires de France, 1967, Deuxième édition revue et augmentée, 204 pages.

<sup>29</sup> Denis Peschanski, Michael Pollak et Henry Rousso, *Histoire politique et sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991, p. 251.

<sup>30</sup> Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Édition du Seuil, 2004, p. 261-262.

<sup>31</sup> En lien avec la dichotomie entre histoire et mémoire, voir Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 244.

<sup>32</sup> Les faits suivants font références aux deux articles écrits par Pierre Nora, en introduction et en conclusion des *Lieux de mémoire*. « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux » dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, p. 23-42 et « L'ère de la commémoration » dans *Ibid.*, Pierre Nora (dir.), p. 4687-4715.

*mémoire*<sup>33</sup>, fait néanmoins l'objet de critiques<sup>34</sup> quant à son aspect très franco-français; elles enrichiront davantage cette recherche.

La mémoire s'organise de différentes manières et, les commémorations sont un moyen mis en œuvre afin d'en assurer la transmission. Les chercheurs ont tenté d'identifier les acteurs autour de ces célébrations qui communément, représentent des enjeux de société et une re-fabrication du passé<sup>35</sup>. Annette Becker<sup>36</sup> et Emmanuel Kattan<sup>37</sup> montrent que la mémoire collective de la Grande Guerre n'est pas étrangère aux démarches politiques, notamment dans les années de l'entre-deux-guerres ou la période plus contemporaine<sup>38</sup>. Les communautés locales, leur participation de même que leur apport financier, ne sont pas à négliger dans le succès des initiatives commémoratives, notamment l'édification de monuments ou les rassemblements du 11-Novembre.

Aussi, de quelles manières les dynamiques commémoratives s'organisent autour de la Grande Guerre ? Daniel J. Sherman<sup>39</sup> affirme que la commémoration a

---

<sup>33</sup> Pierre Nora dir. *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, 3 volumes, 4751 pages.

<sup>34</sup> Concernant les critiques faites à l'égard de l'ouvrage dirigé par Pierre Nora, voir: Jay Winter, *Remembering War. The Great War between Memory and History in the Twentieth Century*, New Haven, Yale University Press, 2006, p. 34. Daniel J. Sherman, *The Construction of Memory in Interwar France*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999, p. 3.

<sup>35</sup> Voir à ce sujet Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, 409 pages et Pierre Nora, *Les lieux de mémoire...*, p. 4687-4715.

<sup>36</sup> Annette Becker. « Politique culturelle, commémorations et leurs usages politiques. L'exemple de la Grande Guerre dans les années 1990 » dans Claire Andrieu, (dir.), *Politiques du passé. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix en Provence, Publication de Provence, 2006, p. 27-37.

<sup>37</sup> Emmanuel Kattan, *Penser le devoir de mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 153 pages.

<sup>38</sup> Kattan, *Penser le devoir de mémoire*, p. 61-62. Aussi, sur l'évolution des commémorations entourant le 11-Novembre en France, voir l'article de Antoine Prost, « Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique » dans *Ibid.*, Pierre Nora (dir.), p. 199-223.

<sup>39</sup> Daniel J. Sherman, *The Construction of Memory in Interwar France*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999, 414 pages.

besoin de matériaux culturels, tels les monuments aux morts, les textes littéraires ou les écrits de guerre<sup>40</sup>.

Les monuments aux morts s'insèrent dans l'organisation de la mémoire et de la commémoration<sup>41</sup>. Antoine Prost se penche sur les origines et sur les significations de ces constructions<sup>42</sup>. L'auteur identifie un caractère religieux aux monuments. Il parle de culte républicain et de religion civile. Parallèlement, Annette Becker<sup>43</sup>, dans une optique religieuse à dominante chrétienne, y voit davantage un lien entre le culte des soldats morts pendant la guerre et la foi<sup>44</sup>.

D'autres matériaux culturels participent à la dynamique commémorative de la Première Guerre mondiale. Paul Fussell fut un des premiers auteurs à conjuguer littérature et mémoire de la Grande Guerre<sup>45</sup>. Son étude retrace l'expérience britannique de la Première Guerre mondiale sur le front de l'ouest à l'aide de la littérature qui en découle, principalement issue de l'élite littéraire<sup>46</sup>. Les écrits, selon Fussell, ouvrent une fenêtre sur la culture du passé et transforment les mémoires de l'événement en un genre de fiction.

---

<sup>40</sup> Voir Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre...*, p. 243-245. Ils survolent l'effet ou l'impact que peuvent avoir les récits de guerre. Ils mentionnent notamment l'utilisation des correspondances dans la transmission de la mémoire ou du souvenir.

<sup>41</sup> Pour l'exemple des *War Memorial* australiens, voir Ken Inglis, « Worlds War One Memorials in Australia », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°167, 1992, p. 51-58.

<sup>42</sup> Antoine Prost. « Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique » dans *Ibid.*, Pierre Nora (dir.), p. 199-223.

<sup>43</sup> Annette Becker, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire. 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 142 pages.

<sup>44</sup> En lien avec ce sujet, voir Jay Winter dans son ouvrage *Sites of Memory, Sites of Mourning. The Great War in European cultural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 310 pages. Winter se sert davantage de l'image d'Épinal dans son argumentaire.

<sup>45</sup> Paul Fussell, *The Great War and Modern Memory*, New York and London, Oxford University Press, 1975, 363 pages.

<sup>46</sup> Paul Fussell a d'ailleurs été critiqué sur son travail. Voir à ce sujet Jay Winter, *Remembering War. The Great War Between Memory and History in the twentieth Century*, New Haven, Yale University Press, 2006, p. 206-207. L'étude, presque exclusive, de l'élite littéraire est l'objet des critiques les plus virulentes à l'endroit de ses travaux.

Plus récemment, à travers ce qu'il appelle un « memory boom », Jay Winter<sup>47</sup> croit qu'il est possible d'observer l'empreinte laissée par l'expérience de la mort de masse au travers des productions culturelles<sup>48</sup>. L'auteur interroge la filmographie mais aussi la correspondance, sa mise en forme et sa publication<sup>49</sup>. Il parle à cet effet d'un legs culturel composé de toute une littérature de guerre<sup>50</sup>. En bref, que la problématique soit posée sur le roman, la poésie ou les écrits de guerre, les études semblent confirmer l'influence ou le rôle que peut avoir la littérature sur les commémorations.

### *Contribution à l'historiographie*

Les recueils de lettres publiés, dont l'intérêt, est somme toute, assez récent pour les historiens spécialistes<sup>51</sup>, seront utilisés comme matériau historique. En outre, si un certain nombre de chercheurs se sont servis des lettres de poilus dans leurs travaux, ce sont ici les *ouvrages* publiant des lettres de poilus qui seront analysés. L'orientation de cette recherche est donc novatrice par l'étude non pas des correspondances mais du phénomène de leur publication. Il s'agira d'identifier le rôle

---

<sup>47</sup> Winter, *Sites of Memory, Sites of Mourning...*, p. 119-144.

<sup>48</sup> À ce titre, il est intéressant de consulter l'ouvrage de Jonathan Vance concernant le cas canadien, *Mourir en Héros. Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*, Outremont, Athéna, 2006, 316 pages. L'auteur explique la construction d'une version mythique des événements de la Grande Guerre ainsi que sa transmission aux personnes qui ne l'avaient pas vécue. Ainsi, une nouvelle vision de la guerre devient accessible à un plus grand auditoire. Plus spécifiquement et concernant le Québec, l'ouvrage de Mourad Djebabla Brun, *Se souvenir de la Grande Guerre. La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*, Montréal, Vlb éditeur, 2004, 181 pages.

<sup>49</sup> Jay Winter, *Remembering War. The Great War between Memory and History in the Twentieth Century*, New Haven, Yale University Press, 2006, 340 pages.

<sup>50</sup> À ce sujet, voir Carine Trévisan, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, février 2003, p. 331-341. L'auteur souligne l'aspect presque monumental que peuvent avoir certaines œuvres littéraires.

<sup>51</sup> Antoine Prost, et Jay Winter. *Penser la Grande Guerre...*p. 243-245.

des recueils dans la mémoire de la Grande Guerre tout en examinant leur place dans la commémoration : les publications deviennent ici supports mais aussi éléments de mémoire. Aussi, les cadres chronologiques généralement fixés pour l'étude de la formation de la mémoire collective ou de la dynamique commémorative de la Première Guerre mondiale – soit dans l'entre-deux-guerres ou dans les années 1980 et 1990<sup>52</sup> – seront-ils dépassés en analysant l'évolution éditoriale sur une période de plus de quatre-vingt ans. Au final, cette recherche doit contribuer à mieux comprendre l'étroite relation pouvant exister entre la mémoire de la Grande Guerre et les recueils de correspondances, qui en sont tout à la fois témoins et maîtres d'œuvre.

---

<sup>52</sup> Voir Antoine Prost et Jay Winter. *Penser la Grande Guerre...*p. 235-262. Et l'exemple de Daniel J. Sherman, *The Construction of Memory in Interwar France*. Chicago, The University of Chicago Press, 1999, 414 pages.

## 1. La correspondance

Après la soupe, j'avais commencé à vous faire réponse, installé dans les bureaux de la Compagnie de Béthune, fosse 6. Je ne sais si nous avons été repérés par un avion, toujours est-il qu'au moment où j'écrivais, arrive, gratis et franco, un obus dans la cours, un éclat traverse le vitrage de la salle où j'étais – merci ! – et vient jusqu'à mes pieds après avoir descendu toutes les vitres dans un fracas épouvantable. J'ai eu le temps de me baisser assez pour ne pas être criblé de verre ; je l'ai échappé belle cette fois encore. Heureusement que je tenais ma lettre à la main ; ç'aurait été une belle feuille de papier perdue...

Maurice Duthu<sup>1</sup>

Ce chapitre a pour objectif de mettre en contexte l'écriture des correspondances, à comprendre comment elles ont été écrites. Pour qui ? Pour quelles raisons ? Ces précisions devront permettre de mieux en comprendre la publication et d'être plus familier avec les recueils de lettres étudiés dans ce mémoire. Plusieurs aspects éclaireront ce cheminement, notamment la notion de tradition épistolaire française, les conditions de rédaction des lettres et le système de censure.

### 1.1. *Tradition épistolaire française*

Le nombre de lettres écrites durant la Grande Guerre en France est considérable. *La plume au fusil*, publié en 1985, avançait le chiffre de plus de 10 milliards de lettres et de cartes postales échangées tout au long du conflit<sup>2</sup>. Cela

---

<sup>1</sup> *La dernière lettre écrite par des soldats français tombés au champ d'honneur, 1914-1918*, Paris, Flammarion, 1922, p. 105.

<sup>2</sup> Gérard Baconnier, André Minet et Louis Solet, *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985, p. 29.

représente des millions de missives circulant entre le front et l'intérieur chaque jour. Ainsi, dès les premières semaines du conflit et durant près de cinq ans, les Français n'ont cessé d'écrire quotidiennement<sup>3</sup>.

Cet échange épistolaire peut s'expliquer par la nature des leçons reçues dès l'école primaire. Le programme éducatif de la Troisième République, mis en place dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, insistait sur l'importance de la rédaction. L'apprentissage d'un certain nombre de règles et de protocoles épistolaires de même que le rôle social de la lettre étaient étudiés et assimilés lors du passage des enfants sur les bancs scolaires. L'écriture d'une lettre devenait le moyen de rester en contact avec les membres de la famille en cas d'éloignement prolongé ; la poursuite des études dans une autre ville ou le service militaire, avant la guerre, en sont des exemples<sup>4</sup>.

Martha Hanna explique que l'écriture de nombreuses lettres par les soldats à leur famille, et vice versa, suggère qu'un certain nombre de ces leçons scolaires ont été retenues<sup>5</sup>. Dans une étude récente sur la correspondance échangée par un couple de Dordogne durant la Grande Guerre, elle observe, par exemple, que certaines règles de grammaire ont été assimilées par les deux jeunes gens<sup>6</sup>. Les acquis scolaires ne

---

<sup>3</sup> Anne Duménil montre, par les chiffres qu'elle avance, que l'effervescence des échanges épistolaires n'est pas un phénomène propre à la France et qu'il s'observe aussi, entre autres, en Grande-Bretagne ou en Allemagne. Voir « Les combattants » dans Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker dir., *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 333.

<sup>4</sup> Martha Hanna, « A Republic of Letters: The Epistolary Tradition in France during World War I », *The American Historical Review*, vol. 108, n°5, décembre 2003, p. 2-4 <<http://www.historycooperative.org/journals/ahr/108.5/hanna.html>> (23 janvier 2007)

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>6</sup> Martha Hanna, *Your Death Would be Mine. Paul and Marie Pireaud in the Great War*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2008, p. 13.

sont, bien entendu, pas identiques chez tous les anciens écoliers. L'étude particulière des lettres montre l'existence d'importants contrastes<sup>7</sup>.

Ainsi, Martha Hanna met en lumière les facettes de la tradition épistolaire existant chez les Français. Cette tradition ou cette culture se met en place à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle et prend toute son ampleur durant la Première Guerre mondiale<sup>8</sup>. L'auteure précise que les publications récentes de lettres de poilus permettent de mieux comprendre le phénomène de rédaction. Parmi les ouvrages auxquels elle fait référence figurent *La plume au fusil* et *Les poilus ont la parole*, deux titres faisant partie du corpus de recueils analysés dans le deuxième chapitre de ce mémoire.

## 1.2. *Les conditions de rédaction des lettres*

La rédaction de la correspondance par les soldats ne se fait généralement pas bien assis devant un bureau. La lecture de nombreuses lettres montre que le cadre de vie des poilus s'associe davantage à la tranchée, aux baraquements ou encore, au centre de convalescence et à l'hôpital. Ce soldat est sur son lit d'hôpital :

« Je suis tombé d'une hauteur de 4 mètres de peut s'en est fallu que je me tue j'ai eu de la veine et je suis à l'hôpital avec les reins dans un mauvais état je ne peux pas marcher, j'en ai pour 15 jours ou 3 semaines...<sup>9</sup> ».

---

<sup>7</sup> À ce sujet, un ouvrage publiant « telles quel » les correspondances de quatre frères et sœur est très intéressant. Marthe, Joseph, Lucien et Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère* » *Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Bernard Grasset, 2003, 397 pages.

<sup>8</sup> Concernant la période précédant la Première Guerre mondiale, voir : Roger Chartier, (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1991, 462 pages.

<sup>9</sup> Baconnier, *La plume au fusil...*, p. 196.

Les lettres peuvent être écrites sur un canon, à l'abri d'une niche creusée à même la tranchée, à la lumière d'une bougie plantée sur une baïonnette ou d'une dynamo fixée sur une bicyclette<sup>10</sup>.

« Nous vivons dans une petite cahute de terre glaise creusée au flanc de la tranchée qui mesure 0 m 90 de haut et n'a d'autres meubles que quatre bottes de paille... Avec le souvenir de notre cher mariage l'installation est parfaite... Bien que nous ne soyons pas sur la ligne de feu, pendant que je t'écris il arrive des shrapnells tout autour de nous à 200 ou 300 mètres...<sup>11</sup> ».

Dans certains cas, le manque de scolarité contraint le soldat à demander de l'aide à un frère d'arme au moment de la rédaction ou de la lecture des missives<sup>12</sup>. Cette pratique n'est toutefois pas observable à même les recueils publiés, aucun expéditeur, à notre connaissance, ne mentionnant cet état de fait à son destinataire. Il arrive, par contre, que l'auteur de la lettre s'excuse de sa piètre orthographe. C'est le cas de ce poilu : « Pardonne moi de t'écrire si peu et si mal. Je suis au cercle où tout le monde parle et cause et fume<sup>13</sup> ».

Ainsi, il importe aux poilus d'écrire fréquemment à leur famille. Dans le cas où ce dernier serait sans parenté, l'échange s'établit avec une marraine de guerre.

---

<sup>10</sup> Martyn Lyons, « French Soldiers and their Correspondence: Toward a History of Writing Practices in the First World War », *French History*, vol. 17, n°1, 2003, p. 83 ; Évelyne Desbois, « Paroles de soldats, entre images et écrits », *Mots. Les langages du politique*, n°24, septembre 1990, p. 45.

<sup>11</sup> Jacques Benoist-Méchin (dir.) *Ce qui demeure. Lettres de soldats tombés au champ d'honneur. 1914-1918*. Paris, Bathillat, 2000, p. 80.

<sup>12</sup> Jean-Claude Auriol, *Mémoire de papier. Correspondances des poilus de la Grande Guerre*, Paris, Éditions Tirésias, 2005, p. 20-21. Cette pratique n'est pas une particularité française. Pour l'exemple italien, dans le cas des analphabètes, voir Fabio Caffarena, *Lettere dalla Grande Guerra. Scrittura del quotidiano, monumenti della memoria, fonti per la storia. Il caso italiano*, Milano, Edizioni Unicopli, 2005, p. 55.

<sup>13</sup> Benoist-Méchin, *Ce qui demeure...*, p. 67. L'orthographe de cet ouvrage a été normalisée et il n'est donc pas possible pour le lecteur d'identifier les éventuelles fautes commises lors de la rédaction.

Cette femme tient alors le rôle d'interlocutrice. Dame âgée ou jeune écolière<sup>14</sup>, il arrive aussi qu'elle soit une prostituée à la recherche de clients<sup>15</sup>. Le ou les destinataires sont généralement identifiés en tête de lettre par leur lien de parenté ou par leur prénom. Dans le cas des prénoms, s'ils ne peuvent être associés à une personne en particulier, la formule de clôture permettra parfois au lecteur de procéder à une telle association. Ici, le poilu laisse sous-entendre qu'il écrit à sa famille : « Ma tendre Jeannette [...] Dans cet espoir, je t'embrasse éperdument, ma chérie, ainsi que mes enfants si sages et si beaux<sup>16</sup> ».

Le processus d'écriture s'inscrit dans le cadre d'une routine militaire. Les lettres, véritables substituts aux conversations directes, sont comptées minutieusement par les deux parties. Une absence de courrier sur plusieurs jours soulève l'inquiétude et laisse présager la mort éventuelle du poilu au front<sup>17</sup>.

La rédaction d'une lettre par jour devient souvent, dans ce contexte, une règle tacite, un rapport devant être envoyé à la famille que seuls peuvent troubler les moments d'intenses combats<sup>18</sup>. Si le soldat manque à sa tâche, il s'en excuse et se justifie lors de sa prochaine lettre.

« Pardonnez- moi, explique celui-ci, si mes lettres ne le sont pas toujours autant que vous le désirez et autant que je le voudrais moi-même ; cela tient à ma grande lassitude d'esprit et à mon cœur que cette horrible guerre a endurci<sup>19</sup> ».

---

<sup>14</sup> Jacques Meyer, *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1991, p. 168-169.

<sup>15</sup> Lyons, *French soldiers and their Correspondence...*, p. 83.

<sup>16</sup> *La dernière lettre...*, p. 42.

<sup>17</sup> Hanna, *A Republic of Letters...*, p. 12

<sup>18</sup> Desbois, *Paroles de soldats...*, p. 46.

<sup>19</sup> *La dernière lettre...*, p. 156.

Inversement, si le soldat reste sans nouvelles de sa famille durant un laps de temps indéterminé, il insère une brève remarque à son attention dans sa missive : « Voilà quelque temps que je n'ai pas reçu de tes nouvelles, mais j'ose espérer qu'elles sont comme les miennes, toujours bonnes<sup>20</sup> ». En outre, le soldat rappelle qu'il se plie à ce règlement moral :

« Depuis quelques jours, précise-t-il, je vous écris régulièrement. Je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Je pense néanmoins que ma lettre vous trouvera toujours en bonne santé et toujours bien courageux, comme vous l'avez été jusqu'ici<sup>21</sup> ».

Dans le cas de la connaissance d'une attaque imminente, le poilu prévient son correspondant d'un intervalle plus irrégulier entre ses lettres. Les champs de bataille ne permettent évidemment pas aux hommes de faire un suivi quotidien de leur courrier. Le manque de repos, tout autant que les conditions de combat, constituent des explications à cette situation. « Pendant plusieurs jours, dit l'un d'eux, vous ne recevrez pas de nouvelles, l'avance ne permet pas des rapports très suivis entre l'arrière et l'avant<sup>22</sup> ».

Plus tragiquement, un assaut peut signifier la mort prochaine du poilu. Celui-ci en a bien conscience et, dans ses derniers préparatifs avant le combat, il rédige sa dernière lettre<sup>23</sup>. Ainsi, « quand vous recevrez cette carte, indique ce poilu, je ne serai plus de ce monde ; je l'écris quelques minutes avant l'attaque et ce n'est pas sans

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>23</sup> Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française, 1919-1939, mentalités et idéologies*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 10.

émotion que je m’entretiens pour la dernière fois avec vous<sup>24</sup> ». Ce type de lettres, bien particulier car il représente les dernières lettres écrites par les soldats avant leur mort, est l’objet d’un des recueils de notre corpus. Exclusivement dédié à des correspondances rédigées par des poilus à la veille de leur disparition, il sera présenté dans le deuxième chapitre.

De ces milliards de lettres et de cartes, que ressort-il ? Des sujets vedettes sont-ils identifiables ? Quelles informations circulent et préoccupent les Français durant la Grande Guerre ? Sans présenter une liste exhaustive, il est néanmoins facile d’observer un nombre important de thèmes ou de sujets récurrents.

Les soldats décrivent, par exemple, les retards quant à l’arrivée des lettres<sup>25</sup>, les conditions météorologiques de l’endroit où ils se trouvent, leur état de santé physique et moral. « Toujours en bonne santé, mais la vie est dure ; malgré cela, santé et moral à la hauteur ; le marmitage est terrible et tout voltige en l’air ; nous vivons dans les trous d’obus<sup>26</sup> ».

Selon Évelyne Desbois, le repas serait un des thèmes phares des correspondances<sup>27</sup>. Ce thème est cependant quasi-absent des différents recueils analysés dans ce mémoire, peut-être à cause des différents objectifs éditoriaux des directeurs de publication – dont il sera question au chapitre deux – ou simplement par le manque d’intérêt du lectorat; la description des plats reçus au front n’est peut-être pas vendeur. Très rares sont les exemples dans l’ensemble du corpus, *Les poilus ont*

---

<sup>24</sup> *La dernière lettre...*, p. 36.

<sup>25</sup> Christophe Prochasson, *14-18, retour d’expérience*, Paris, Tallandier, 2008, p. 211.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>27</sup> Desbois, *Paroles de soldats...*, p. 47. Desbois a tiré cette conclusion d’une analyse de plusieurs milliers de lettres.

*la parole*, qui réserve une section à ce sujet, y consacre 3 pages sur presque 600, soit moins de 1 % du recueil<sup>28</sup>. Parmi celles-ci, un poilu explique : « Voici notre pitance : soupe, bœuf, sauce au vin et carottes, c'est tout à fait supportable et ça ne sent pas trop la graisse<sup>29</sup> ».

Autre sujet observable à travers la correspondance du poilu à sa famille, les colis. Les lettres deviennent l'occasion de passer une commande à leurs proches. Ceux-ci y répondent par l'envoi de colis à intervalles plus ou moins fréquents. Le poilu établit une liste et peut demander à ses parents ou à sa femme généralement l'envoi d'argent, de papier, d'enveloppes, de savon ou de denrées alimentaires<sup>30</sup>. « Envoyez-moi de temps en temps un bon colis, car nos repas ne sont pas toujours bien bon [...] »<sup>31</sup>, demande un soldat à sa famille.

Ces sujets, certes très quotidiens, représentent une des multiples facettes de l'échange épistolaire des poilus. D'autres thématiques sont davantage observables dans les publications plus récentes. Ainsi, celui dirigé par Jean Nicot, *Les poilus ont la parole*, aborde la lassitude des soldats<sup>32</sup>, leur misère au front<sup>33</sup> et leurs opinions parfois très tranchées, notamment sur la censure<sup>34</sup>, thèmes potentiellement polémiques sur la réalité de la guerre que l'on ne retrouve pas, sans surprise, dans le recueil de 1922 destiné à glorifier la patrie et le geste guerrier. L'orientation éditoriale

---

<sup>28</sup> Le nombre de pages, plus adapté dans le cadre d'une publication d'extraits de lettres, a servi d'indicateur pour cette quantification. *La plume au fusil* et *Mémoire de papier* ne réservent pas de sections à ce sujet spécifique, bien que classant eux aussi les lettres selon des thématiques.

<sup>29</sup> Jean Nicot, *Les poilus ont la parole. Lettres du front : 1917-1918*. Paris, Complexes, 1998, p. 46.

<sup>30</sup> Desbois, *Paroles de soldats...*, p. 45.

<sup>31</sup> Auriol, *Mémoire de papier...*, p. 44.

<sup>32</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. 117.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 374.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 16.

des différents recueils semble donc, a priori, directement influencer le contenu de ceux-ci. Bien que complexes et variés, les nombreux thèmes identifiés dans les échanges laissent transparaître une impression d'uniformité qui n'est cependant pas seulement attribuables à la banalité générale.

En fait, les acquis scolaires issus du programme éducatif de la Troisième République, de même que certaines conventions épistolaires héritées du XIX<sup>e</sup> siècle transparaissent dans les textes rédigés. Outre les acquis de grammaire observés par Martha Hanna, Sonia Branca-Rosoff identifie les plus importantes récurrences dans les formules d'introduction ou de clôture des lettres. Celles-ci se répètent et laissent entrevoir le rôle joué par les modèles scolaires<sup>35</sup> ou même les recueils de savoir-vivre<sup>36</sup>. Il n'est pas rare de rencontrer des expressions du type « Je t'embrasse bien fort, sans oublier ma maman chérie, mes sœurs, mes frères et le petit "prénom"<sup>37</sup> » ou « Vous embrasserez mes oncles et tantes pour moi et vous leur direz mon affection. Je vous prie de croire à ma tendresse et vous embrasse très fort<sup>38</sup> » par exemple.

L'héritage scolaire peut donc directement influencer le vocabulaire du poilu. La désignation de l'ennemi en est un exemple<sup>39</sup>. Les notions de sacrifice ou de patrie se retrouvent dans de nombreuses lettres et même parfois plusieurs fois par lettre; et

---

<sup>35</sup> Sonia Branca-Rosoff, « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats », *Mots. Les langages du politique*, n°24, septembre 1990, p. 22.

<sup>36</sup> Meyer, *La vie quotidienne des soldats...*, p. 166-167. Voir aussi Cécile Dauphin, « Les manuels épistolaires du XIX<sup>e</sup> siècle » dans Roger Chartier (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Fayard, 1991, p. 209-272.

<sup>37</sup> *La dernière lettre...*, p. 86.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>39</sup> Or, *Ce qui demeure*, ouvrage publié en 1942 sous le régime de Vichy, ne fait aucune mention de ce surnom dans les quelques 200 correspondances publiées. Le recueil de lettres s'insère on ne peut mieux dans le contexte de son époque : dans une France sous occupation allemande, certains mots sont tabous. Une analyse plus précise des objectifs éditoriaux dans le cadre du deuxième chapitre devrait permettre d'éclaircir ce sujet.

l'on sait à quel point l'éducation républicaine a fait du patriotisme un élément central de la formation du futur citoyen<sup>40</sup>. Les expressions telles que « Vive la France ! » illustrent de nombreux textes. La désignation de l'ennemi est elle aussi standardisée : le surnom « Boche » est généralement employé pour qualifier les Allemands<sup>41</sup>.

Pourtant, le respect de la hiérarchie militaire et le patriotisme, enseignés eux aussi à l'école, sont parfois mis à mal par les poilus. Si les conditions de vie difficiles de même que la durée du conflit peuvent expliquer le changement de ton, la notion de citoyen-soldat constitue elle aussi un élément de réponse. En effet, comme l'explique André Bach, les poilus sont : « soldats par devoir et non par métier, en droit tous égaux devant l'impôt du sang », par le fait même, certains « réagirent très vite à ce qu'ils considéraient comme des hérésies politiques<sup>42</sup> ». N'ayant pas choisi une carrière militaire, les règlements imposés par cette nouvelle vie ne sont pas tous adoptés de tout cœur, ni même respectés. Un soldat explique sa vision des choses dans une lettre qui fut bloquée par la censure mise en place sur le territoire français :

« Tout le renfort qui arrive, c'est des jeunes gars de la classe 18 ; toute cette belle jeunesse va disparaître pour le plaisir des criminels de capitalistes, je voudrais bien que le canon qui tire sur Paris réussisse à tuer ce fameux Clemenceau et ses complices. Je souhaite que la guerre finisse sans malheur pour nous tous, que l'on soit vainqueurs ou vaincus, je m'en fou pas mal. À mort les capitalistes !...À bas la guerre et les tyrans. Vive la paix !...À bas l'armée<sup>43</sup> ».

---

<sup>40</sup> Mona Ozouf, *L'école de la France : essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*, Paris, Gallimard, 1984, p. 185-213.

<sup>41</sup> Branca-Rosoff, *Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats...*, p. 22. De plus, terme à ce point banal qu'il en vient à perdre sa connotation péjorative.

<sup>42</sup> André Bach, « Le citoyen-soldat : entre consentement et coercition », *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, p. 321-330.

<sup>43</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. 385.

Finalement, les cadres de vie militaire et combattant influencent directement le vocabulaire contenu dans les lettres. La création ou l'élaboration d'un argot des tranchées est observable aux travers de nombreuses correspondances<sup>44</sup>, accentuant par le fait même l'uniformisation de la narration. Celle-ci ne doit pas étonner le lecteur étant donné l'écriture quasi quotidienne de missives aux proches<sup>45</sup>. À titre d'exemple, les soldats disent recevoir des « marmites » qui sont en fait les obus reçus lors de bombardements. Le terme est adapté selon les situations et les néologismes tels « marmiter » et « marmitage » deviennent d'usage courant<sup>46</sup>.

### 1.3. *La censure et le système postal civil*

La citation précédente, qui a alerté la censure française, illustre le cas d'un propos très radical. Pourtant, les soldats français n'étaient pas libres d'écrire tout ce qu'ils voulaient dans leur correspondance. Le gouvernement met en place un système de censure dès le début de la guerre. Dans un premier temps, la Commission du contrôle postal devait veiller à ce que les combattants ne révèlent pas d'informations liées à leurs positions ou à leurs déplacements. Le but était d'éviter que de telles précisions ne tombent aux mains de l'ennemi. Par la suite, les militaires se sont servis des nouvelles contenues dans les lettres pour jauger le moral de leurs troupes. Les

---

<sup>44</sup> Christophe Prochasson, « La langue de feu. Science et expérience linguistique pendant la Première Guerre mondiale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 53, numéro 3, juillet-septembre 2006, p. 122-141.

<sup>45</sup> Branca-Rosoff, *Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats...*, p. 23.

<sup>46</sup> Albert Dauzat, *L'argot de la guerre. D'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Armand – Colin, 1919, p. 77.

premières inspections automatiques sondant le courrier de manière aléatoire furent imposées fin 1916<sup>47</sup>.

Les poilus savent que la censure existe et que leur courrier, sous surveillance, pourrait être ouvert et lu par les censeurs<sup>48</sup>. Ce soldat prévient sa correspondante :

« L'autorité supérieure retarde [les lettres] afin que, lorsqu'elles parviennent aux intéressés, les renseignements donnés ne puissent être nuisibles aux mouvements ordonnés ; mais enfin tu les recevras. Dans cet ordre d'idées, je puis donc te parler de ma vie de soldat, mais sans détails, tu dois le comprendre<sup>49</sup> ».

Il en va de même pour les lettres reçues au front, le poilu en avise sa femme :

« La censure, tu le sais, est impitoyable ici et certains pauvres poilus ont appris à leurs dépens qu'ils ne devaient pas avoir la langue trop longue, ni même recevoir des lettres (qui sont d'ailleurs supprimées) sur lesquelles les parents ont souvent aussi la langue un peu longue. C'est révoltant mais c'est ainsi. Il semblerait qu'une lettre est une chose sacrée, il n'en est rien. Sois donc prudente, ma chérie, et si tu veux que je reçoive toutes tes lettres, ne me parle pas de la guerre. Contente-toi de me parler de notre grand amour, cela vaut beaucoup plus que tout<sup>50</sup> ».

Il n'est pas toujours facile d'accepter l'ouverture de son courrier personnel. Certains soldats y voient là une indiscretion malsaine de la part des censeurs. « Je ne puis supporter, écrit un poilu à sa bien aimée, que l'on viole le baiser que je t'envoie<sup>51</sup> ». Dans ce contexte, les correspondants décident de ne pas exprimer tout ce qu'ils pensent dans leurs écrits, en particulier sur le plan très personnel : « Je sais que c'est un mal nécessaire, mais il m'est désagréable de savoir qu'un vieux ramollo lit

<sup>47</sup> Lyons, *French Soldiers and their Correspondence...*, p. 84-85.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>49</sup> *La dernière lettre...*, p. 230.

<sup>50</sup> Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume (dirs). *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918*. Paris, Librio, p. 92.

<sup>51</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. 16.

mes lettres<sup>52</sup> ». S'agissant des sentiments intimes d'une personne, un certain recul est donc pris lors de la rédaction d'une lettre à sa douce moitié.

À l'inverse, d'autres conditions et d'autres situations encouragent les poilus à s'exprimer beaucoup plus librement. Concernant les conditions de vie difficiles, il arrive que les soldats, ne se sentant ni écoutés ni compris par l'arrière, décident de prendre la plume pour dénoncer une situation. La démarche n'est pas sans risque, la correspondance pouvant tout simplement être saisie et ne jamais parvenir au destinataire. Ce soldat en fait la remarque dans une de ses lettres :

« Beaucoup de mes lettres restent en panne. Je le vois quand je vais en perne. Elles sont confisquées. Avec plaisir, car au moins ils savent ce que c'est le moral du poilu. *Il faut tout dire*. Si le moral du poilu est si bas, c'est eux qui le cherchent. Pendant trois semaines, on était dans l'eau jusqu'à la ceinture<sup>53</sup> ».

Dans d'autres cas, les censeurs, sans saisir la lettre, « corrigeront » les bouts de textes ne devant pas se retrouver dans la correspondance en les caviardant<sup>54</sup>. La lettre, par ce procédé, arrive alors au destinataire avec des passages plus ou moins nombreux recouverts d'une encre noire épaisse empêchant leur lecture.

D'autres décident de s'adresser plus ou moins directement aux censeurs<sup>55</sup>, c'est le cas de ce soldat :

« Je déteste profondément cette institution que je trouve immorale et démoralisante, quand elle joue ce rôle qui est un sacrilège d'ouvrir les lettres d'un poilu à sa femme. Le poilu souffre déjà assez d'être privé de sa liberté individuelle sans qu'il soit encore bafoué par-dessus le marché.

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>54</sup> Auriol, *Mémoire de papier...*, p. 194.

<sup>55</sup> Lyons, *French Soldiers and their Correspondence...*, p. 86.

Les Boches sont toujours à Saint-Quentin, et ce ne sont pas ces merdeux de la censure qui les délogeront<sup>56</sup> ».

Une trop grande liberté dans ses propos, en plus de la saisie de sa correspondance, peut déboucher sur une courte peine de prison pour le soldat. Cette sentence, sans contraindre complètement la libre parole des poilus, en effraie quelques-uns. « Je vais te dire, explique ce dernier, que je ne te donnerai plus de détails au sujet de notre situation, car ça nous est défendu ; beaucoup ont été punis à ma compagnie, pour la première punition, c'est quinze jours de prison<sup>57</sup> ».

Devant les contraintes administratives, plusieurs alternatives furent inventées par les combattants. De cette manière, leurs lettres pouvaient arriver jusqu'à leurs destinataires sans trop de tracas, évitant ainsi la saisie ou le caviardage par la censure et les conséquences liées à la discipline militaire.

Des astuces furent développées par les soldats. Parmi elles, l'écriture de lettres en patois. Cette stratégie misait sur la difficulté, pour le contrôle postal, de dénicher des lecteurs dans les différentes langues régionales. Mais l'écriture d'un texte dans sa langue maternelle traduisait également des difficultés de maîtrise du français ou une volonté d'exprimer des sentiments profonds ; « un gros baiser » se lisait « Oun gros poutou » en catalan<sup>58</sup>. Le patois devient, dans ce contexte, une langue d'émotions. Dans plusieurs cas, ce sont seulement quelques phrases de la lettre qui sont écrites en patois, le reste étant rédigé dans un français de plus ou moins bonne qualité<sup>59</sup>.

---

<sup>56</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. 21.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>58</sup> Lyons, *French Soldiers and their Correspondence...*, p. 92.

<sup>59</sup> Braconnier, *La plume au fusil...*, p. 53.

L'imagination des soldats était fertile et ne s'arrêtait pas là. Devant l'impossibilité de transmettre leur position à leurs proches, ils pouvaient indiquer un mode d'emploi à suivre pour déchiffrer un code. Dans l'exemple suivant, il est possible de lire Verdun.

« Pour te faire savoir où je me trouve, je mettrais en écrivant un petit point sous des lettres. Comme ça tu pourras savoir le nom du pays. Mais n'en parle pas, car je serai puni, les contrôleurs sont sévères. Ce jour, avec mon ami René de T... on ne manque de rien...<sup>60</sup> »

Par manque de papier quelquefois mais aussi pour la dissimulation d'informations, les poilus écrivaient directement à l'intérieur de l'enveloppe. De cette manière, l'ouverture des lettres par les censeurs ne devait pas compromettre la transmission d'éléments normalement interdits dans les correspondances. « Maintenant, prévient ce soldat, je t'inscrirais l'endroit où je serais dans l'enveloppe, vous y regarderais car il est défendu de le dire dans les lettres<sup>61</sup> ». Cette lettre, mentionne Jean-Claude Auriol, n'est ni datée ni signée par son expéditeur ; cela bien sûr dans le but d'éviter d'éventuelles sanctions. Le destinataire étant bien indiqué de manière à ce que la lettre arrive à bon port, il est possible de supposer que le nombre important d'hommes mobilisés ainsi que le manque de temps ou de moyen des censeurs ne faisait craindre aucune réprimande à l'auteur de la missive.

L'occasion de quitter le front pour une permission est aussi l'occasion de transmettre du courrier vers l'intérieur. Les poilus profitaient de cette situation pour acheminer leurs correspondances à leurs familles. Cette démarche pouvait prendre

---

<sup>60</sup> Auriol, *Mémoire de papier...*, p. 196.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 196.

deux formes. La première emprunte le système postal civil. La seconde consiste en un échange de service entre un soldat et un ami permissionnaire qui apportera directement aux destinataires les lettres qui lui ont été confiées.

« Je t’envoie cette lettre, explique le soldat, par l’intermédiaire de Roger, j’espère qu’elle vous arrivera, de toute façon j’ai confiance en lui, qui est mon meilleur copain. Après l’avoir lue, mets la au feu, car on risquerais gros tous les deux. Ici ils ne rigolent pas avec ce qu’on écrit...<sup>62</sup> ».

Cela permettait aux poilus de discuter plus librement avec leurs familles, tout en sachant que cette manière de faire allait à l’encontre de la réglementation militaire et qu’ils s’exposaient à des punitions si le stratagème était mis à jour<sup>63</sup>.

Il apparaît donc que le carcan militaire entourant les soldats n’influence pas toujours leur comportement. Le poilu est avant tout un citoyen à qui le gouvernement demande de faire la guerre. Il demeure avant tout un civil entretenant des relations avec d’autres civils. Aussi,

« mener à la baguette des pères de familles responsables ou des hommes depuis longtemps dans la vie active et conscients de leurs droits et devoirs de citoyens fut unanimement décrié, même au-delà de ceux qui éprouvaient un allergie viscérale à tout encadrement<sup>64</sup> ».

L’altération des écrits était aussi réalisée par les poilus eux-mêmes. D’une part, l’autocensure permettait à leurs lettres de passer au travers des filets de la censure officielle. D’autre part, les combattants, ne voulant pas inquiéter leurs proches, avaient une certaine réticence à tout écrire<sup>65</sup>. L’autocensure vient ainsi

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>63</sup> Hanna, *A Republic of Letters...*, p. 13.

<sup>64</sup> Bach, *Le citoyen-soldat...*, p. 327.

<sup>65</sup> Meyer, *La vie quotidienne des soldats...*, p. 165.

accentuer l'effet de banalité de nombreuses lettres<sup>66</sup>. Finalement, certains hommes craignaient d'être incompris par leurs proches devant une description trop fidèle des horreurs de la guerre<sup>67</sup>.

Ce chapitre a permis de mettre en place les multiples facettes influençant la rédaction des correspondances entre les combattants et leurs proches durant la Première Guerre mondiale. La pratique épistolaire française mise en place par l'intermédiaire du système scolaire, les conditions de vie au front ainsi que le système de censure aident à comprendre les nombreuses contraintes mais aussi les différents stimuli opérant sur le soldat lors de l'écriture d'une lettre à sa famille. De plus, certains poilus désiraient se servir des missives envoyées comme des archives auxquelles ils auraient accès à la fin de la guerre pour écrire leurs mémoires ou raconter la guerre à leurs enfants<sup>68</sup>. À ce titre et avant même la fin du conflit, certains d'entre eux publiaient déjà des recueils de lettres<sup>69</sup>, les premiers d'une longue série.

Le chapitre suivant présentera les recueils de correspondances sélectionnés pour ce mémoire. Il sera question de comprendre les enjeux sous-jacents à la publication et d'observer l'évolution des formats des ouvrages et de leurs objectifs éditoriaux.

---

<sup>66</sup> Lyons, *French Soldiers and their Correspondence...*, p. 87. Voir aussi Jacques Meyer, *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, p. 165.

<sup>67</sup> Rémy Cazals, «Éditer les carnets de combattants», dans *Traces de 14-18, Actes du colloque de Carcassonne*, édités par Sylvie Caucanas et Rémy Cazals, Carcassonne, Les Audois, 1997, p. 7.

<sup>68</sup> Hanna, *A Republic of Letters...*, p. 16.

<sup>69</sup> Par exemple, Augustin Cochin, *Le Capitaine Augustin Cochin : Quelques lettres de guerre*, Paris, Bloud et Gay, 1917, 63 pages.

## 2. L'édition et la publication

Ce chapitre s'intéresse aux publications de recueils de correspondance. Le premier grand travail d'analyse sur l'édition de sources de la Grande Guerre fut entrepris par Jean Norton Cru à la fin des années 1920. L'étude de son projet qui sera effectuée dans le chapitre permettra d'appréhender des réactions plurielles face à une œuvre désirant avant tout témoigner d'une époque. À la suite de la présentation de son ouvrage, *Témoins*, certains choix liés à la mise en publication des témoignages de soldats seront développés afin de mettre en lumière les risques ou contraintes qui y sont associés. Suivra une introduction aux ouvrages du corpus. Elle comprendra une observation matérielle ou physique pour chaque livre, mais aussi une exposition de leurs principaux buts éditoriaux. C'est à cette étape que l'utilisation des lettres, comme objet de publication, sera expliquée et ce, de manière à mieux en saisir leur mise en valeur. L'objectif consiste à montrer qu'il existe bel et bien une évolution, non seulement dans le style de publication, mais aussi dans la mise en valeur des ouvrages éditant des lettres écrites par des soldats de la Première Guerre mondiale.

### 2.1. Témoins de Jean Norton Cru<sup>1</sup>

Publié pour la première fois en 1929, *Témoins*, tant par ses buts éditoriaux que par les critiques reçues, reste d'actualité tant il fait l'objet de louanges et de critiques

---

<sup>1</sup> Jean-Norton Cru, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français : de 1915 à 1928*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993 (première édition en 1929), 727 pages.

jusqu'à aujourd'hui. L'expérience combattante de Jean Norton Cru doit être prise en compte dans l'analyse de son ouvrage. Professeur de littérature et ancien soldat de la Grande Guerre, « son œuvre de critique est aussi le témoignage d'un combattant qui a réfléchi sur le témoignage et lui applique une analyse rigoureuse<sup>2</sup> », dit l'un de ses plus infatigables promoteurs, Rémy Cazals. En publiant son livre, Cru désirait « donner une image de la guerre d'après ceux qui l'ont vu de plus près. [...] Faire un faisceau de témoignages des combattants sur la guerre<sup>3</sup> ». L'auteur introduit son livre comme un médium devant livrer une véritable représentation du conflit, mais aussi comme un outil pour les spécialistes (ici, sociologues, psychologues et historiens) et les profanes qui, lorsqu'ils auront vu ce qu'est « vraiment » la guerre, ne pourront que la condamner. Il explique que :

« [ces derniers] apprendront que l'homme n'arrive à faire la guerre que par un miracle de persuasion et de tromperies accompli en temps de paix sur les futurs combattants par la fausse littérature, la fausse histoire, la fausse psychologie de guerre; que si on savait ce que le soldat apprend à son baptême du feu, personne ne consentirait à accepter la solution par les armes<sup>4</sup> ».

Cru s'adresse ensuite directement aux historiens de l'époque. Eux qui conçoivent la guerre comme un ensemble de stratégies diplomatiques, politiques et militaires et pour qui l'environnement du champ de bataille ne représente pas encore un sujet d'étude<sup>5</sup> :

---

<sup>2</sup> Rémy Cazals, « Jean Norton Cru (1879-1949) », *Dictionnaire et guide des témoins de la Grande Guerre*, <<http://www.crid1418.org/temoins/2008/02/20/cru-jean-norton-1879-1949/>> (13 novembre 2009)

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>5</sup> Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*. Paris, Édition du Seuil, 2004, p. 111.

« Ces témoignages apprendront que toute histoire militaire vue de haut, conçue en partie d'échecs, faite d'après les documents d'état-major et sans les témoignages des vrais acteurs, de ceux qui portent et qui subissent les coups, est une agréable illusion où l'on croit pouvoir construire un ensemble, lequel est fait de détails, sans connaître l'essence même de ces détails<sup>6</sup> ».

L'auteur souhaite donner aux témoignages leur place dans l'histoire en leur permettant d'acquérir le statut de document historique, et ce, par l'intermédiaire d'une sévère critique basée sur la relations des personnes avec les événements – excluant de ce fait les « spectateurs » : ceux n'ayant pas connu le monde des tranchées<sup>7</sup>. L'« histoire par le bas » se fait alors grâce aux écrits de personnages ordinaires, sans grades particuliers dans l'armée : de simples soldats ou des officiers subalternes racontant simplement leur guerre.

La volonté de Cru de donner une idée de ce que fut « réellement » la guerre<sup>8</sup> et donc, de participer implicitement à la création d'une histoire plus « vraie » de l'événement, essuie cependant de vives critiques. Sa détermination à trier et à classer les témoignages écrits pendant ou après la Grande Guerre, selon des critères de véracité établis selon son vécu, est perçue par Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker comme une « dictature du témoignage<sup>9</sup> » faisant des anciens combattants les seuls passeurs de l'histoire de la Grande Guerre. Ils reprochent à Norton Cru de

---

<sup>6</sup> Prost et Winter, *Penser la Grande Guerre...*, p. 15.

<sup>7</sup> Cru, *Témoins...*, p. 9-10.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>9</sup> Cette notion de « dictature du témoignage » est vivement critiquée par Remy Cazals dans un article intitulé « Oser penser, oser écrire » paru dans *Génèse*, n°46, mars 2002, p. 26-43.

vouloir imposer des normes à la fois trop rigides et trop sélectives face au discours combattants<sup>10</sup>.

Le manque d'objectivité de Cru est souligné par Jay Winter, lequel affirme que le choc moral subi par l'auteur lors de sa propre expérience guerrière durant le conflit a altéré son jugement. Dès lors, le rôle de témoin qui aurait pu lui être attribué se transforme en un rôle d'arbitre, voire même de juge des autres témoins. Le message de Jean Norton Cru, sans toutefois être discrédité, est alors davantage associé à un cri du cœur n'ayant pour autre but que de dénoncer la guerre<sup>11</sup>. Néanmoins, comme le croit Christophe Prochasson, la « vérité historique », telle que conçue par Norton Cru, l'entraîne dans de sévères critiques des témoignages où, paradoxalement, « sa subjectivité devient garante même de son objectivité<sup>12</sup> ».

*Témoins* se fixe des objectifs précis. Largement commenté par la communauté historienne mais pas seulement par elle, ce travail titanesque a soulevé passions et questionnements. Les témoignages – carnets de route, journaux de campagne, romans ou lettres – sont donc remis dans leur contexte d'écriture afin d'être mieux compris. Aussi, les critiques faites à l'égard de Norton Cru et de son mode de classement montrent-elles bien qu'il existe plus d'une manière d'appréhender les textes. En lien direct avec les sources du corpus, il devient nécessaire de se demander quels choix sont faits face aux documents originaux avant leur passage à l'édition.

---

<sup>10</sup> Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 63.

<sup>11</sup> Jay Winter, *Remembering War. The Great War Between Memory and History in the Twentieth Century*, New Haven, Yale University Press, 2006, p. 246-251.

<sup>12</sup> Christophe Prochasson, « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 48, n°4, octobre-décembre 2001, p. 174.

## 2.2. *La préparation du texte à publier*

Les motifs qui encadrent la publication de lettres de soldats de la Première Guerre mondiale sont multiples; ils se trouvent souvent directement dans les ouvrages, dès leur préface ou leur introduction. Jay Winter développe une hypothèse quant aux mobiles pouvant servir à de telles parutions. Dans l'entre-deux-guerres et durant la guerre elle-même, la publication des lettres de soldats a pu servir à des fins commémoratives. Ensuite, les recueils ont permis l'usage du langage des soldats, un langage leur appartenant et devant, par l'intermédiaire des recueils, fortifier une vision noble et exaltante du conflit et, par extension, du poilu. Winter tient en outre à souligner la distinction entre ce que les soldats écrivaient en temps de guerre et ce qui peut être fait de leurs propres mots par la suite. La mémoire des soldats, insiste l'auteur, doit donc se différencier de la mémoire culturelle de l'événement<sup>13</sup>.

Les mots des soldats sont donc repris et agencés de manière à renforcer une certaine vision de la guerre. Or, cette vision évolue, comme le montreront les objectifs éditoriaux des recueils analysés dans ce mémoire. L'intérêt de cette observation réside moins dans l'évolution naturelle, que dans la manière dont elle se produit et sur ses impacts quant aux représentations du conflit.

À un premier niveau, l'organisation des lettres est faite en fonction du désir des éditeurs de faire respecter ce qu'ils croient être représentatif de la réputation des auteurs. Dans cette optique, ils peuvent choisir des extraits correspondant à un idéal

---

<sup>13</sup> Winter, *Remembering War...*, p. 104.

héroïque du combattant construit par quatre années de guerre<sup>14</sup>. Des passages jugés non-conformes à cette image peuvent alors être retirés de la correspondance à publier. Cette caractéristique du « soldat-héros » concerne davantage les ouvrages publiés pendant la guerre ou dans l'immédiat après-guerre. S'il est possible de saisir le ton voulant être donné à l'ouvrage final, il n'est pas possible cependant d'observer des coupures ou un choix établi des lettres que seul le recours à tous les documents originaux aurait pu mettre en lumière.

Les coupures dans la correspondance originale peuvent aussi être expliquées en fonction du financement de l'ouvrage à paraître, comme le souligne Rémy Cazals. Plusieurs variables entrent alors en jeu; le nombre de copies devant être tirées, la diffusion ainsi que le public visé et le prix demandé à la vente. Il peut donc arriver que, pour rendre un livre plus abordable, il faille en réduire le volume. Au final, le témoignage en souffre directement, dû aux multiples amputations effectuées<sup>15</sup>.

Outre l'omission de certains passages ou la valorisation d'autres extraits, la main de l'éditeur intervient directement sur le texte en normalisant l'orthographe ou en décidant de la laisser telle quelle. La volonté de respecter les auteurs des correspondances est encore une fois mise de l'avant par les protagonistes. Rémy Cazals, qui a lui-même édité des textes de combattants de la Grande Guerre, penche pour la normalisation des documents. Il perçoit cette étape comme une marque de respect envers les auteurs du texte et s'explique ainsi :

---

<sup>14</sup> Cru, *Témoins...*, p. 491.

<sup>15</sup> Rémy Cazals, « Éditer les carnets de combattants », dans *Traces de 14-18, Actes du colloque de Carcassonne*, Édités par Sylvie Caucanas et Rémy Cazals, Carcassonne, Les Audois, 1997, p. 8-9. <<http://www.imprimerie-d3.com/actesducolloque/frame325029.html>> (1<sup>er</sup> mars 2007). Concernant l'amputation du témoignage des auteurs, Rémy Cazals partage le point de vue de Jean Norton Cru (*Témoins...* p. 491.).

« Cela me paraît une façon de respecter l’auteur. D’ailleurs, qui peut être certain d’épeler exactement tel mot écrit à la main, en partie effacé ? N’allons-nous pas ajouter quelques fautes de frappes qui alourdiront le bilan ? Si un chercheur entreprend une thèse sur l’orthographe des poilus, qu’il aille voir les originaux ! Et que nous apprendraient ses travaux ? Qu’un simple soldat qui a quitté l’école à 13 ans commettait plus de fautes qu’un sergent instituteur<sup>16</sup> » ?

Cette vision, pragmatique, est tout autant défendable que critiquable. La normalisation de la langue, tant au niveau de la syntaxe que de la ponctuation, peut enlever un certain cachet au document, un vernis d’authenticité. Sans rien enlever au texte et en ne rendant pas sa lecture beaucoup plus ardue, elle apporte considérablement, ne serait-ce qu’au niveau des expressions régionales par exemple. L’ouvrage *La plume au fusil* l’illustre parfaitement et l’explique en ces mots :

« Nous donnons les citations telles quelles, par souci d’authenticité et surtout parce que les fautes, les ratures et lapsus ont un sens ; les corriger serait appauvrir la portée historique des documents<sup>17</sup> ».

En bref, les recueils de correspondances sont créés dans le but de présenter une certaine vision de la Grande Guerre. Dans cette logique, les lettres des soldats peuvent être modifiées. Certains passages seront coupés ou l’orthographe normalisée afin de mieux respecter une image donnée des soldats. L’aspect financier de l’entreprise éditoriale ne peut être ignoré et des amputations liées à la mise en marché sont à prendre en considération.

---

<sup>16</sup> Cazals, *Éditer les carnets de combattants...*, p. 9.

<sup>17</sup> Gérard Baconnier, André Minet et Louis Soler, *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985, p. 19.

### 2.3. *La présentation des sources*

Les publications d'écrits de soldats garnissent l'historiographie de la Grande Guerre depuis plus de quatre-vingt-dix ans. Les sources de ce mémoire sont des recueils de correspondances de poilus. La décision fut prise, dans un souci d'uniformité, de se concentrer sur les ouvrages éditant non pas un seul soldat mais un groupe de soldats<sup>18</sup>. Comme le soldat inconnu qui, par son anonymat, en vient à représenter tous les autres morts au front, les ouvrages collectifs dépersonnalisent le cas individuel et font de la guerre une expérience commune. Les soldats en viennent donc à parler d'une seule et même voix.

Le corpus comprend sept ouvrages de base auxquels s'ajoutent les rééditions lorsqu'elles existent. Les recueils couvrent une période de quatre-vingt-quatre ans, soit de 1922 à 2006. Afin de se rendre compte de l'évolution dans le style de publication, les ouvrages seront traités selon leur ordre chronologique, soit du plus ancien au plus récent, l'analyse des rééditions se faisant parallèlement à la première version. Le livre ouvrant l'analyse sera *La dernière lettre*, suivi de *Ce qui demeure*, *La plume au fusil*, *Paroles de poilus*, *Les poilus ont la parole*, *Mémoire de papier* et *Paroles de Verdun*.

---

<sup>18</sup> Ce choix de source exclu donc les ouvrages restreints à un seul homme, mais aussi les ouvrages publiant les échanges entre mari et femme tel que *Your Death Would be Mine. Paul and Marie Pireaud in the Great War*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2008, 341 pages. Ou encore les correspondances d'une seule famille comme les Papillon « *Si je reviens comme je l'espère* » *Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Bernard Grasset, 2003, 397 pages.

2.3.1. *La dernière lettre écrite par des soldats français tombés au champ d'honneur, 1914-1918*<sup>19</sup>

Ce recueil est publié une première fois en 1922 sous l'égide des éditions Flammarion et de l'Union des pères et des mères dont les fils sont morts pour la patrie. Le corpus de 145 lettres fut soigneusement élaboré par un « comité du choix des lettres » exclusivement masculin et présidé par le Maréchal Ferdinand Foch, ancien Généralissime des armées alliées. Il s'exprime en ces mots dans la préface qu'il signe :

« Le sacrifice de tous les soldats tombés pour la défense de la Patrie fut d'autant plus sublime qu'il fut librement consenti. Les "*Dernières lettres*" montrent de façon touchante l'esprit idéal et pur dans lequel ce sacrifice a été fait; c'est un monument de plus à la Gloire impérissable du Soldat Français<sup>20</sup> ».

Dès lors, le ton de l'ouvrage est donné. De nombreux éléments patriotiques se retrouvent dans les correspondances choisies ; la France est exaltée et ses valeurs sont honorées. Ces *dernières lettres* revêtent une symbolique particulière car elles constituent l'ultime écrit de leurs auteurs, à tout le moins, ce qu'ils considèrent être comme tel. Ils le rédigent souvent la peur au ventre<sup>21</sup>. Carine Trévisan explique leur signification en ces termes :

« Il s'agit d'un texte conçu dans l'imminence de la mort, où l'auteur se met en quelque sorte en règle avec le passé et l'avenir, propose un ultime autoportrait, à la fois rétrospectif [...] et prospectif : se penser déjà comme

---

<sup>19</sup> *La dernière lettre écrite par des soldats français tombés au champ d'honneur, 1914-1918*, Flammarion, 1922, 283 pages.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>21</sup> Antoine Prost, *Les anciens combattants et la société française, 1919-1939, mentalités et idéologies*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, p. 10.

mort [...] et objet de mémoire. La lettre joue le rôle d'un passage, d'une transition entre l'état de vivant et celui de souvenir<sup>22</sup> ».

L'écart important observé sur certaines lettres entre le moment de rédaction et le moment de la mort se comprend mieux. Le texte a pu être considéré comme étant le dernier écrit avant une bataille mais la vie décidant de donner un sursis au soldat, celui-ci put continuer à correspondre quelque temps encore. L'instrument permettant de déceler ce décalage entre le moment de la rédaction et le décès du poilu est une base de données mise en ligne par le Ministère de la Défense français : *les morts pour la France de la guerre 1914-1918*<sup>23</sup>. Remarquons que généralement, s'il existe un écart entre la dernière lettre et la fiche d'identification, l'écart n'est que de quelques jours, rarement plus. La lettre du sergent Auguste Compagnon fut, par exemple, signée le 10 mars 1915 et publiée dans ce recueil comme son dernier échange épistolaire<sup>24</sup>. Néanmoins, son décès est daté et enregistré le 6 octobre de la même année.

Les auteurs sont généralement identifiés en tête de page. Les poilus sont présentés par ordre alphabétique. Ce mode de classement se veut sans doute le plus égalitaire possible envers tous les combattants morts au combat et n'est pas sans rappeler la structure des monuments aux morts érigés à la même époque<sup>25</sup>.

L'ouvrage de 1922 est réédité en 2005 aux éditions Grand Caractère. La nouvelle version reproduit tel quel le volume plus ancien, à la seule différence de la

---

<sup>22</sup> Carine Trévisan, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, février 2003, p. 338.

<sup>23</sup> SGA (secrétariat général pour l'administration) / Mémoire des hommes. Morts pour la France. <<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/spip.php?rubrique41>> (22 avril 2009).

<sup>24</sup> *La dernière lettre...*, p. 72.

<sup>25</sup> Voir Audouin-Rouzeau et Becker, *14-18, retrouver la guerre...*, p. 254.

couverture et du quatrième de couverture. Ainsi, le titre, en page couverture, est modifié et écourté à *1914-1918, La dernière lettre* et s'inscrit sur une photographie représentant un poilu en train de rédiger une lettre en arrière plan. Le changement majeur ne se situe toutefois pas là mais plutôt dans les buts du nouvel ouvrage. Si la préface du Maréchal Foch est toujours présentée, le quatrième de couverture indique quant à elle :

« Publier aujourd'hui ces dernières lettres, c'est rendre hommage à des vies brisées et massacrées dans l'anonymat, en les sauvant modestement d'une mort oubliée...Car elles savent mieux encore que le récit – [...] – parler de la veille, de la solitude, du sentiment désespéré d'être seul face à l'absurdité, à la peur et à un destin non choisi<sup>26</sup> ».

Cette présentation de l'ouvrage peut surprendre, compte tenu de l'analyse faite plus haut. J'ai donc tenté d'en savoir plus sur les motivations de la publication en contactant la maison d'édition Grand Caractère, à trois reprises, sans aucun message de retour. Impossible donc de savoir s'il existe une demande particulière pour ce genre de publication –justifiant une réédition – ou de connaître les raisons qui ont motivé ce choix par rapport au même ouvrage de 1922, celui-ci à forte consonance patriotique.

Il est évident que les buts éditoriaux ne sont pas du tout les mêmes en 1922 et en 2005 : pourtant, le contenu n'a pas changé d'un iota. L'évolution quant au style de publications apparaît donc une première fois dans cette analyse, par l'intermédiaire de deux ouvrages publiant des lettres identiques et suivant le même ordre de présentation; l'une les présentant comme un monument à la gloire du soldat, l'autre

---

<sup>26</sup> *La dernière lettre écrite par des soldats français tombés au champ d'honneur, 1914-1918*. Paris, Grand Caractère, 2005, quatrième de couverture.

parlant de vies brisées et massacrées. Ces correspondances offrent-elles plusieurs niveaux de lecture et seraient-elles utilisées à d'autres fins aujourd'hui ? D'ores et déjà, il est possible de constater qu'un même texte peut être appréhendé de plusieurs façons. Le deuxième recueil, dans l'ordre chronologique, est quant à lui publié en 1942.

### 2.3.2. *Ce qui demeure. Lettres de soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918*<sup>27</sup>

Cet ouvrage est publié une première fois sous la bannière des éditions Albin Michel en 1942 par Jacques Benoist-Méchin. Soulignant le courage, la bravoure et l'esprit de sacrifice des soldats morts pour la France durant la Grande Guerre, une telle publication, à cette date, peut surprendre. En effet, le pays est alors à moitié occupé par les Allemands. Comment expliquer alors la parution d'un tel ouvrage ?

*Ce qui demeure* est signé par Jacques Benoist-Méchin, historien renommé, auteur d'une *Histoire de l'armée allemande*, il est aussi conseiller pour les Affaires étrangères du gouvernement de Vichy jusqu'en 1942. C'est un collaborationniste qui, avec d'autres, « se proclament résolument "révolutionnaires", c'est-à-dire partisans de l'Europe sous hégémonie allemande [...] et structurée par un parti unique<sup>28</sup> ». Cette

---

<sup>27</sup> Jacques Benoist-Méchin, *Ce qui demeure. Lettres de soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918*, Paris, Albin Michel, 1942, 248 pages.

<sup>28</sup> Jean-François Sirinelli, (dir.), *La France de 1914 à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 198-201.

situation au sein du gouvernement<sup>29</sup>, ses accointances avec Otto Abetz – ambassadeur allemand en France au moment de la publication – ont sans doute rendu plus aisée la publication d’un tel ouvrage, mais il faut également prendre en compte le profond respect des Allemands pour les soldats de la Grande Guerre, qu’ils soient Allemands ou Français. Toujours est-il que ce singulier contexte de production agit forcément sur le document publié.

Une lecture attentive permet de voir que le terme *boche*, très présent dans *La dernière lettre* et servant à désigner les Allemands, n’apparaît pas une fois dans les quelques deux cents lettres ou extraits de lettres présentés. Ce dernier aspect étonne lorsque l’on comprend que plus de la moitié<sup>30</sup> des auteurs furent publiés une première fois dans *La dernière lettre*.

Une comparaison entre les textes publiés dans les deux ouvrages révèle quelques bénignes variations. Sur la vingtaine de lettres reprises par *Ce qui demeure*, seulement trois sont restées identiques mais, la majorité des changements – non indiqués aux lecteurs – concerne les formules d’introduction ou de clôture.

Par contre, la tromperie devient frappante lorsque l’on s’attarde aux passages manquants et non reproduits par *Ce qui demeure*. En effet, à deux reprises au moins, le lecteur se fait bernier. Dans une lettre, il ne lira pas ces phrases impossibles à publier en 1942 : « Quant à l’avenir, il est certain que l’Allemagne est vaincue, que le

---

<sup>29</sup> Jacques Benoist-Méchin, *À l’épreuve du temps, 1905-1940 et 1940-1947*, Paris, Julliard, 1989, tomes 1 et 2.

<sup>30</sup> Sur les 39 auteurs présentés, 20 avaient déjà été publiés par *La dernière lettre*.

soleil luit. Ceux qui en douteraient peuvent toujours prendre un billet d'aller et retour pour le front<sup>31</sup> ». Le deuxième exemple est plus explicite encore :

« Mais cela n'arrivera pas, car que les Boches nous attaquent ou que nous le fassions, quand toutes les nations civilisées seront debout contre ce chef bandit du militarisme prussien, ils seront battus, c'est indiscutable<sup>32</sup> ».

Dans les deux cas, la troncature effectuée n'est soit pas indiquée, soit mentionnée grâce à trois points; méthode peu représentative dans ce cas car aussi utilisée pour d'autres fins tout au long de l'ouvrage. Le terme *boche*, absent de la publication, a donc été soigneusement mis de côté par l'amputation d'extraits ne correspondant pas tout à fait ni aux idéaux, ni aux intérêts d'une France occupée par l'Allemagne.

Plus encore, la correspondance de clôture présentée par *Ce qui demeure*, formellement indiquée comme étant reprise de *La dernière lettre*, n'est tout simplement pas la même. Ainsi, la date et la lettre sont en tous points différentes. Si l'ouvrage paru aux éditions Flammarion présentait un poème daté de juillet 1918, Benoist-Méchin insère une correspondance datée de 1915 qui n'est peut-être même pas écrite par le même homme. Simple erreur ou agissement volontaire, rien ne permet de le vérifier. Par contre, cette lettre clôture son ouvrage de manière à en rappeler les principaux objectifs éditoriaux, soulignant le respect des soldats et de leurs valeurs. Le poilu s'exprime en ces mots :

---

<sup>31</sup> *La dernière lettre...*, 2005, p. 235. Cet extrait devrait apparaître dans la lettre reproduite en pages 160-162 de *Ce qui demeure*.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 172. Cet extrait (incomplet) devrait apparaître dans la lettre reproduite en pages 163-165 de *Ce qui demeure*.

« [...] Rien ne vaut mieux que d'être frères devant l'Histoire qui jugent sévèrement les faibles, et la meilleure des force est faite d'enthousiasme commun et de dévouement réciproques. [...] Allons, la vie est belle et je sens flotter dans l'air glacé une odeur frémissante de printemps. Les ailes de la Victoire, nous les caresserons bientôt, où que nous soyons : debout dans la tourmente ou couchés dans la terre que nous aurons défendue parce qu'elle nous fût douce, maternelle et fleurie<sup>33</sup> ».

Les changements identifiés concernent une quinzaine de lettres sur les vingt tirées de *La dernière lettre*. Benoist-Méchin a-t-il lui-même effectué ces troncatures où lui ont-elles été imposées par les autorités ? Une réponse ne peut être donnée, que ce soit à partir de la lecture de *Ce qui demeure* ou de ses mémoires<sup>34</sup>. Est-ce que d'autres lettres furent modifiées ou amputées ? Le contexte éditorial semble permettre une telle affirmation. À savoir si les lettres avaient le même aspect en 1939, juste avant la guerre, Benoist-Méchin ne le mentionne pas dans son introduction. Il explique seulement aux lecteurs que son ouvrage était prêt à être publié dès cette époque<sup>35</sup>.

Ces mêmes lettres sont publiées une deuxième fois, récemment, en 2000 par les éditions Bartillat, l'ouvrage est enrichi d'une préface de l'écrivain Guy Dupré. Le format reste le même qu'en 1942. Le préfacier, sans mentionner son passé trouble et collaborationniste, indique cependant la réussite de Benoist-Méchin à faire libérer des prisonniers, anciens combattants de la Grande Guerre, durant la Deuxième Guerre mondiale<sup>36</sup>. L'illustration de la dalle de bronze du Soldat Inconnu est dorénavant sur la page couverture et ainsi plus visible que sur la page de garde de la première

<sup>33</sup> Benoist-Méchin, *Ce qui demeure...*, p. 267.

<sup>34</sup> Benoist-Méchin, *À l'épreuve du temps...*, tomes 1 et 2.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 11 et 60.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. IX.

version. Dans le but probable de légitimer le statut d'historien de Benoist-Méchin, une bibliographie enrichit l'ouvrage. La version la plus récente ajoute d'ailleurs les différents travaux rédigés par l'auteur tout au long de sa carrière.

Les objectifs éditoriaux semblent demeurer les mêmes dans les deux parutions, en ce sens où le quatrième de couverture et même la préface de la plus récente version reprennent les mots de Benoist-Méchin :

« Ce qui demeure, envers et contre tout, et qu'aucune main ne saurait effacer, c'est toute la part de leur lutte qui n'était pas tributaire du sort capricieux des armes, c'est l'image de leurs souffrances, de leurs efforts, de leur énergie surhumaine ; c'est l'exemple de la prodigieuse victoire qu'ils ont remportée sur eux-mêmes ; c'est l'incroyable hauteur morale à laquelle ces hommes sont parvenus<sup>37</sup> ».

En outre, les poilus ne remportent pas une victoire sur l'ennemi allemand mais bien sur eux-mêmes. L'accent est donc réellement mis le soldat et sur ses valeurs, ce qui a pu permettre la publication de l'ouvrage en plein milieu de la Deuxième Guerre mondiale.

En bref, *Ce qui demeure* se distingue, par certains points, de *La dernière lettre*, sans toutefois rompre avec le schéma de présentation proposé par celle-ci. Au niveau de la forme, les éditeurs ont tous deux décidé de laisser le lecteur seul face aux textes. En effet, une fois la courte préface du Maréchal Foch ou la longue introduction de Benoist-Méchin faites, aucun commentaire ne guidera la lecture ou la compréhension des correspondances. L'ordre de présentation des lettres n'est cependant pas le même d'un recueil à l'autre. Benoist-Méchin a préféré les classer en

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, Quatrième de couverture. Cet extrait se retrouve dans la longue introduction de Benoist-Méchin, page 58 (Édition 2000).

suivant la chronologie des dates de morts des auteurs et non pas un ordre alphabétique. Cette méthode permet, selon lui, d'avoir la sensation de pénétrer dans la tourmente à mesure que la lecture des lettres s'effectue<sup>38</sup>. C'est peut-être déjà une évolution vers la sensibilité des lettres, caractéristique qui sera mise de l'avant les recueils plus récents de ce corpus.

Vingt années séparent la parution des deux ouvrages. Des recherches bibliographiques ne m'ont pas permis d'identifier la publication d'autres ouvrages de ce style dans ce laps de temps. Comme le soutient Antoine Prost, les horreurs et le traumatisme de la Deuxième Guerre mondiale ont, pour un temps, occulté l'intérêt porté à la Grande Guerre<sup>39</sup>. Le recueil suivant est publié en 1985, soit plus de quarante ans plus tard<sup>40</sup>.

### 2.3.3. *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*<sup>41</sup>

*La plume au fusil* est publié en 1985 par les éditions Privat. Gérard Baconnier et André Minet sont, à l'époque, professeurs d'histoire. Louis Solet est critique littéraire<sup>42</sup>. Présenté sous la forme d'un ouvrage spécialisé, *La plume au fusil* comprend par conséquent une table des matières, une bibliographie, des repères chronologiques. Il est divisé en plusieurs chapitres. L'ouvrage, selon ses auteurs,

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>39</sup> Voir Antoine Prost, « Verdun », dans Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, p. 1776.

<sup>40</sup> Ce vide bibliographique sera expliqué lors du troisième chapitre. On peut déjà préciser que la Deuxième Guerre mondiale « occultera », en quelque sorte, la première.

<sup>41</sup> Gérard Baconnier, André Minet et Louis Soler, *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985, 379 pages.

<sup>42</sup> Baconnier, *La plume au fusil...*, p. 8.

devrait permettre d'apporter une contribution à la « connaissance<sup>43</sup> » des mentalités. Dès leur introduction, ils nomment notamment Jean Norton Cru mais s'en distinguent *de facto*. Les textes choisis doivent livrer « des impressions et des idées [...] et non pas, comme le croyait Cru cinquante ans auparavant, donner, "pure et évidente", *la vérité de la guerre*<sup>44</sup> ». Par contre, les auteurs expliquent, dans un style très similaire à celui de Cru et en y faisant référence :

« Cela en fait des documents particulièrement précieux, car produits en pleine fournaise, sans fard, sans déformations dues au souvenir mal maîtrisé, expurgé ou coloré, comme dans tant d'œuvres sorties dans l'après-guerre, et dont la critique, menée dès 1929 par Norton Cru, épargne seulement Maurice Genevoix. »

Les correspondances, provenant essentiellement de vingt-neuf poilus<sup>45</sup> mais présentées de manière anonyme<sup>46</sup>, ne se suffisent pas à elles-mêmes et de nombreuses explications ou indications encadrent leur lecture. Cette manière de faire tranche avec les deux ouvrages précédents qui laissaient le lecteur seul face aux missives. Aussi, les lettres, mais surtout les extraits de lettres, sont présentés selon des thématiques précises. Les nombreux extraits sélectionnés à partir de plus de 6 500 lettres se confondent dans le texte explicatif et les mises en contexte. Cette méthode permet, semble-t-il, à *La plume au fusil* de « donner la parole aux plus humbles témoins,

---

<sup>43</sup> Terme employé par les auteurs.

<sup>44</sup> Baconnier, *La plume au fusil...*, p. 15-16.

<sup>45</sup> Les vingt-neuf poilus ne sont jamais nommés. Néanmoins, les auteurs remercient trente-deux personnes au début de leur ouvrage. Sachant que les lettres ont été obtenues par l'intermédiaire de leurs élèves, parents, amis et brocanteurs, il n'est pas hasardeux de penser que certaines de ces personnes ont un lien de parenté avec les poilus.

<sup>46</sup> Aucune indication n'a permis de connaître la raison de cet anonymat. Dans un contexte où les auteurs souhaitent contribuer à l'histoire culturelle de la Grande Guerre (même si on ne l'appelle pas encore ainsi et que le terme d'histoire des mentalités est davantage utilisé), ne pas nommer serait peut-être un moyen de généraliser l'information filtrée aux travers des correspondances, de désindividualiser l'histoire. Ainsi, ces textes, selon les auteurs, livrent des impressions et des idées (page 15).

[...plus précieuse] que les mémoires des Ministres et des Généraux<sup>47</sup> ». C'est parallèlement la volonté de faire une histoire par le bas, en s'intéressant au peuple et non pas seulement aux grands noms, qui s'observe aux travers de ces pages. Le but de la publication n'est donc pas de rendre un unique hommage aux soldats tombés au champ d'honneur, comme pour les deux précédents ouvrages. Il s'agit maintenant d'apporter une certaine connaissance du conflit d'un point de vue historico-culturel. Ainsi, *La plume au fusil*, par sa forme mais aussi de part ses objectifs éditoriaux, se distingue-t-elle de *La dernière lettre* et de *Ce qui demeure*. L'ouvrage ouvre la porte à un autre style de publication, plus explicatif que démonstratif. Il illustre en fait une transition éditoriale en ce qui a trait aux recueils de lettres de soldats de la Grande Guerre.

Les prochains livres consacrés à cette étude de sources confirment cette transition. Le premier, *Paroles de poilus* et le dernier, *Paroles de Verdun* seront, dans sa forme, davantage associés aux ouvrages de 1922 et 1942 alors que le deuxième, *Les poilus ont la parole*, ressemble plus, de nouveau, dans sa forme mais aussi dans ses objectifs, à *La plume au fusil*. L'avant dernier ouvrage à l'étude, *Mémoire de papier* se présentera comme un mélange de style, tant par sa forme que par ses buts éditoriaux.

---

<sup>47</sup> Baconnier, *La plume au fusil...*, p. 373.

### 2.3.4. *Paroles de poilus. Lettres de la Grande Guerre*<sup>48</sup>

Suite à un appel radiophonique sur les ondes de Radio France qui a permis de recueillir plus de 8 000 lettres, *Paroles de poilus* est publié en 1998 aux éditions Tallandier sous la direction de Jean-Pierre Guéno et d'Yves Laplume. La même année, une version *texte intégral* est disponible aux éditions Librio, maison qui se spécialise dans les livres à petits prix. Dès 1999, une version *gros caractère*, destinée aux personnes mal voyantes, est disponible chez les éditions À vue d'œil. Consécration d'un véritable succès éditorial, une bande dessinée est même publiée chez Librio en 2006. Elle rassemble une sélection de lettres choisies par les dessinateurs<sup>49</sup> et illustrées par eux avec soin. Au final, les diverses formules de *Paroles de poilus* se sont vendues à près de trois millions d'exemplaires<sup>50</sup>.

L'objectif éditorial de l'ouvrage est de deux ordres. Guéno explique dès ses premiers mots que le recueil rend tout d'abord un hommage aux millions de poilus et, plus généralement, aux millions de soldats de tous pays engagés dans la Grande Guerre. Ensuite, *Paroles de poilus*, suivant une démarche résolument humaniste et littéraire, devait inciter les générations futures au devoir de mémoire, au devoir de vigilance comme au devoir d'humanité<sup>51</sup>.

Laissant le travail d'analyse des lettres aux historiens professionnels, Guéno prend soin d'indiquer aux lecteurs que celles-ci ont été déposées dans les fonds

---

<sup>48</sup> Jean-Pierre Guéno et Yves Laplume, (dirs), *Paroles de poilus. Lettres de la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 1998, 160 pages.

<sup>49</sup> Information transmise par M. Guéno lors d'un échange de courriels en novembre 2008. Courriel joint en annexe.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> Guéno, *Paroles de poilus...*, p. 7 (Librio 1998)

d'archives de l'Historial de la Grande Guerre à Péronne et dans les fonds d'archives du ministère de la Défense français<sup>52</sup>.

Le recueil présente environ 150 lettres<sup>53</sup>, ou extraits de lettres, toutes accompagnées, dans l'édition originale, de nombreuses et multiples illustrations. L'ordre chronologique n'est généralement pas observé, sauf en ce qui concerne le *petit florilège chronologique* clôturant l'ouvrage. Le florilège comprend quarante-quatre lettres dont plus de la moitié sont écrites par un certain Étienne Tanty. Ce choix, explique Guéno, est issu de sa volonté de « communiquer aux lecteurs la diversité du corpus reçu, y compris des lettres non publiées. Certains auteurs semblaient à eux tous seuls résumer d'autres lettres<sup>54</sup> ». Les correspondances sont classées selon les quatre saisons de l'année, débutant à l'été, première saison marquée par la guerre en 1914. Ce choix, de prime abord discutable, Jean-Pierre Guéno le défend et l'explique de manière tout aussi humaniste que lyrique, dans sa préface :

« Seul le cycle des saisons permettait un regroupement thématique : parce que les poilus vivaient au rythme de la chaleur et du froid, du soleil et de la pluie, de la brume et du vent, du jour et de la nuit [...] Parce que les poilus vivaient en fin de compte au rythme des saisons de l'âme<sup>55</sup> ».

Cependant, la présentation des lettres, bien que ne suivant ni ordre alphabétique, ni ordre chronologique (date de mort des combattants), reste semblable, dans sa forme, à *La dernière lettre* et à *Ce qui demeure*. En effet, les correspondances sont dénuées d'explications. Bien qu'une brève introduction présente quelquefois les

---

<sup>52</sup> Guéno, *Paroles de poilus...*, p. 4-7 (Tallandier 1998)

<sup>53</sup> Ces 150 lettres représentent moins de 2 % de l'ensemble des lettres reçues.

<sup>54</sup> Courriel de M. Guéno.

<sup>55</sup> Guéno, *Paroles de poilus...*, p. 7.

auteurs, les lettres sont laissées à elles-mêmes, libre ensuite aux lecteurs de les interpréter selon leurs propres connaissances.

Cette liberté – pourtant la même que celle des recueils précédents – a d’ailleurs vivement ébranlé deux des leaders français de l’histoire culturelle de la Grande Guerre et actuels co-directeurs de l’Historial de la Grande Guerre de Péronne : Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker. Critiquant sévèrement *Paroles de poilus*, ils décrivent l’ouvrage comme :

« l’une des publications les plus médiocres jamais éditées à partir de sources directes écrites en 1914-1918. [...] L’ensemble [tendrait] vers une version idéalisée du monde combattants, et les commentaires [seraient] particulièrement significatifs d’une lecture tronquée de la guerre<sup>56</sup> ».

L’éditeur se défend et qualifie les deux auteurs :

« d’excellents historiens mais [aussi] de grands intégristes représentatifs du Mandarinat qui pousse en France certains universitaires à se croire propriétaires de la période historique correspondant à leur spécialité<sup>57</sup> ».

Ces réactions illustrent un débat historiographique<sup>58</sup> beaucoup plus large que la simple critique d’un ouvrage<sup>59</sup>. Guéno le souligne dans sa préface de la version BD lorsqu’il explique que « le seul fait que ces débats puissent animer l’orée du troisième millénaire prouve que la Grande Guerre reste un sujet d’actualité ».

---

<sup>56</sup> Stéphane Audouin Rouzeau et Annette Becker, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 319.

<sup>57</sup> Courriel de M. Guéno.

<sup>58</sup> Le débat relevant de la querelle sur l’appropriation de la mémoire de la Grande Guerre sera traité au chapitre suivant.

<sup>59</sup> À ce sujet voir l’article de Jean Birnbaum : « 1914-1918. Guerre de tranchées entre historiens » *Le Monde*, 11 mars 2006, p. 20.

Jean-Pierre Guéno ne se limite pas seulement au premier conflit mondial. Depuis la sortie de *Paroles de poilus*, ses nombreuses publications touchent des horizons multiples. Il se perçoit lui-même comme

« un passeur de mémoire de cette mémoire des obscurs, des sans grades, des figurants de l’histoire, que furent nos ancêtres et qui sont en fait les vrais acteurs de l’histoire. [Il] capte années après années la petite musique de leur âme<sup>60</sup> ».

Depuis onze ans, explique-t-il, il lègue des corpus réunis sous différents titres pour que sociologues et historiens puissent travailler ces derniers suivant leurs règles<sup>61</sup>. De ce point de vue, Guéno se distance des recueils de ce type publiés dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et se rapproche, non sans distinction, de *Témoins* de Jean Norton Cru dans sa volonté de présenter la Grande Guerre telle que « réellement » vécue.

### 2.3.5. *Les poilus ont la parole. Dans les tranchées. Lettres du front : 1917-1918*<sup>62</sup>

Le recueil suivant, conçu et modelé à partir de lettres issues du contrôle postal français, est publié aux éditions Complexe en 1998 et réédité en 2003 par Jean Nicot. Les préfaciers assurent le sérieux du recueil, leurs noms étant reconnus dans le domaine historiographique de la Première Guerre mondiale. André Bach, général à la retraite et ancien directeur du Service historique de l’Armée de terre, est actuellement

---

<sup>60</sup> Courriel de M. Guéno.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> Jean Nicot, *Les poilus ont la parole. Dans les tranchées. Lettres du front : 1917-1918*, Paris, Complexe, 1998 et 2003, 592 pages.

le vice-président du CRID 14-18 (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918)<sup>63</sup>. Il précise que la lecture de l'ouvrage « intéresse autant les historiens, qui vont y trouver matière à enrichir leur connaissance de ce gigantesque conflit, que les lecteurs de toute origine curieux de connaître, sans fond, la réalité d'une guerre dont on voulait, devant les souffrances qu'elle infligeait, qu'elle fût la « der des der<sup>64</sup> ». La seconde préface est rédigée par Guy Pédroncini. Historien reconnu, il est l'auteur d'importants travaux, notamment un ouvrage classique sur les mutineries de 1917<sup>65</sup>. Il précise, avec une étonnante franchise, que son rôle est justement d'assurer la légitimité du recueil :

« Un très bon livre n'a pas besoin de préface pour vanter ses mérites. Mais la vieille amitié qui me lie à Jean Nicot m'a conduit à ne pas respecter cette règle. Et comme ce qui va sans dire va encore mieux en le disant, je souhaite que ma préface donne quelques-unes des innombrables raisons de la réussite de cette étude sur le moral de l'armée française en 1918<sup>66</sup> ».

L'ouvrage, de presque 600 pages, présente de nombreux extraits de lettres, tous tirés du contrôle postal. Comme on l'a vu, cela signifie que, dans de nombreux cas, les missives ne sont pas arrivées à leur destinataire ou alors, de manière caviardée et sont donc extraites d'un rapport écrit par un censeur<sup>67</sup>.

L'objectif que se donne Jean Nicot en publiant *Les poilus ont la parole* est de présenter les extraits de lettres « les plus significatifs » qu'il décrit comme « un

---

<sup>63</sup> À propos du CRID – André Bach. Voir <[http://www.crid1418.org/a\\_propos/biobiblio/bach\\_bb.htm](http://www.crid1418.org/a_propos/biobiblio/bach_bb.htm)> En ligne le 1<sup>er</sup> mai 2009. Sur le CRID et l'histoire de la Grande Guerre de Péronne, voir le chapitre 3.

<sup>64</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. IV.

<sup>65</sup> *Les mutineries de l'armée française en 1917*, Paris, PUF, 1983, 328 pages. Voir aussi Claude Carlier et Jean-Claude Allain. « In memoriam Guy Pédroncini (1924-2006) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°224, avril 2006, p. 3-5.

<sup>66</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. VII.

<sup>67</sup> À ce sujet, voir *La censure et le système postal civil* dans le chapitre 1 de ce mémoire.

apport inestimable à l'histoire des mentalités<sup>68</sup> », une référence à l'histoire des mentalités qui fait écho à celle exprimée en 1985 dans *La plume au fusil*. En outre, la disposition des extraits de lettres, judicieusement insérés dans l'argumentaire de l'auteur, n'est pas sans rappeler le style de ce même ouvrage. Aucune illustration ne vient enrichir ou imager le récit.

Concernant les extraits choisis, Nicot explique que :

« La ressemblance de nombreux extraits permet de garder à cette publication de textes une dimension raisonnable. Ni geste épique, ni interprétation gauchie par des postulats idéologiques, c'est un miroir fidèle où se reflètent toutes les opinions exprimées, mêmes celles qui ne sont jamais parvenues à leur destinataire. Nous n'avons rien avancé qui ne s'appuie sur un texte<sup>69</sup> ».

Le choix de lettres issues du contrôle postal permet d'élargir la représentativité des sources étudiées dans ce mémoire. Les correspondances des autres recueils furent acquises par la fouille de greniers et de caves ou confiées volontairement à l'édition. Les lettres des *Poilus ont la parole*, encore moins que les autres, n'auraient dû être lues, du moins pas par le grand public.

Au final, *Les poilus ont la parole* donne l'impression d'un documentaire où explications et exemples s'entremêlent parfaitement. Les lettres, sans donner une vérité brute, sont mises en scène et agencées de manière à former un tout cohérent selon les différentes thématiques présentées par la table des matières et guidant ainsi la lecture. Ce schéma d'édition, observé pour *La plume au fusil*, est le même dans *Les*

---

<sup>68</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. 9-11.

<sup>69</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. 11.

*poilus ont la parole*. Par contre, bien que regroupés sous diverses thématiques, les extraits présentés respectent la trame chronologique des événements.

### 2.3.6. *Mémoire de papier. Correspondance des poilus de la Grande Guerre*<sup>70</sup>

Jean-Claude Auriol publie cet ouvrage en 2005 aux éditions Tirésias. Il est, à l'époque, vice-président de l'Association de Verdun. C'est un passionné de la Grande Guerre en plus d'être un collectionneur de documents de cette période<sup>71</sup>. Les lettres ou extraits de lettres qu'il livre aux lecteurs, par l'intermédiaire de *Mémoire de papier*, ont été accumulées sur une période de plus trente ans. Auriol les a obtenues des familles d'anciens poilus ou les a achetées dans les brocantes. Ces correspondances sont, aux yeux de l'auteur, « nécessaires à une compréhension plus exacte de la vie quotidienne d'alors » et « [livrent] un instantané de vie des soldats, sans les déformations de la mémoire<sup>72</sup> ».

Auriol n'a pas choisi de suivre une trame chronologique dans sa présentation des missives. Il a plutôt opté pour un regroupement selon des thématiques précises. De ce point de vue, il suit le style éditorial de *La plume au fusil*. La volonté de mise en scène de l'information est frappante. Les correspondances, sans normalisation orthographique, sont agencées à la narration d'Auriol sans toutefois totalement se

---

<sup>70</sup> Jean-Claude Auriol, *Mémoire de papier. Correspondance des poilus de la Grande Guerre*, Paris, « Ces oubliés de l'histoire », Tirésias, 2005, 233 pages.

<sup>71</sup> *Ibid.*, Quatrième de couverture.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 10-11. Il est à noter que même rédigées dans l'immédiat de l'événement, la mémoire a déjà un impact sur le lexique utilisé par les auteurs.

fondre avec elle. Facilement repérables, elles viennent accroître l'aspect « véridique » de son argumentation.

L'ouvrage est empreint des émotions de Jean-Claude Auriol, de ce qu'il pense être « vrai » de la Grande Guerre. L'épilogue qu'il rédige laisse transparaître cette sensibilité et surprend par des termes employés. Il explique :

« J'ai sélectionné les écrits en fonctions de leur intérêt, de leur sincérité, de leur véracité<sup>73</sup>. Mais également, j'ai voulu que ces pages soient l'expression de mon hommage envers ces soldats que la presse surnomma les poilus<sup>74</sup> ».

Au final, *Mémoire de papier* s'inscrit dans le sillage des ouvrages voulant donner une idée plus « vraie » du conflit. La diversité des renseignements entourant les lettres est impressionnante. Auriol essaie de présenter le cadre de production, le cheminement géographique tout autant que le contenu des nombreuses lettres choisies. Or, par ses ajouts, paradoxalement, les poilus ont de moins en moins la parole... Leurs mots se retrouvent mêlés dans une mer d'informations. Il s'agit donc davantage d'une explication du phénomène épistolaire que d'une présentation des correspondances à l'état brut.

### 2.3.7. *Paroles de Verdun*<sup>75</sup>

Une nouvelle fois, Jean-Pierre Guéno dirige une anthologie de correspondances de la Première Guerre mondiale. Plus ciblé, le recueil se dédit à

---

<sup>73</sup> L'utilisation de ce terme est plus que surprenante. En effet, comment juger de la véracité du contenu du document ?

<sup>74</sup> Auriol, *Mémoire de papier...*, p. 217.

<sup>75</sup> Jean-Pierre Guéno (dir.), *Paroles de Verdun*, Paris, Perrin, 2006, 428 pages.

Verdun. Il est originalement publié chez Perrin en 2006, au moment où l'on souligne les 90 ans de la bataille. Comme ce fut le cas pour *Paroles de poilus*, *Paroles de Verdun* donne lieu à une version BD, en 2007 chez les éditions Soleil, laquelle est adaptée en 2008 aux éditions Libro.

À travers les mots des poilus, Guéno veut « [réhydrater] une mémoire lyophilisée<sup>76</sup> » des événements survenus à Verdun. Il précise : « Nous n'avons pas le droit de vous oublier [...] Vos lettres et vos carnets sont le témoignage vivant de votre courage et de vos souffrances. Grâce à eux, votre souvenir reste en nous<sup>77</sup> ».

Les lettres ou extraits de lettres présentés, près de 430 au total, sont tous identifiés à leurs auteurs, soldats français pour la plupart mais aussi allemands – dans une proportion jamais retrouvée auparavant – ou encore des fiancées et une infirmière. Certains ont été publiés antérieurement tel Marcel Papillon pour qui les missives se retrouvent dans un ouvrage de 2003<sup>78</sup>. Ce fait est généralement indiqué au bas de la lettre, directement après la « signature » de l'auteur. Généralement, car au moins une fois, cette indication est manquante. En effet, la lettre de Prosper Fadhuile<sup>79</sup>, identique à celle publiée en 1922 et en 2005 dans *La dernière lettre*, ne mentionne pas cette précédente publication. Oubli volontaire ou pas, son acquisition fut peut-être faite par le biais d'un envoi postal comme se fut majoritairement le cas en 1998 pour *Paroles de poilus*. De la même manière, certains auteurs reviennent à plusieurs reprises, c'est le cas d'Edouard Coeurdevey pour qui plus de quarante

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 405.

<sup>78</sup> Marthe, Joseph, Lucien et Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère* » *Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*, Paris, Bernard Grasset, 2003, 397 pages.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 115.

extraits sont exposés. Les raisons sont ici les mêmes déjà citées pour *Paroles de poilus* : certaines lettres exposaient en une seule les idées éparses de plusieurs personnages.

Les correspondances sont présentées en fonction de catégories associées au jeu de l'oie. Le principe du jeu est brièvement expliqué aux lecteurs. Ces derniers retrouvent une présentation de chaque thématique – parmi lesquelles *le départ*, *la prison* ou *la mort* – en début de chapitre. L'éditeur interpelle le lecteur par le vouvoiement :

Vous détestez la guerre mais vous aimez la France "jusqu'à la mort"... Vous êtes né à Toulon le 3 mai 1895 : vous avez donc 19 ans en 1914. Vous serez engagé à Verdun. Vous serez alors nommé aspirant et envoyé à Saint-Cyr. Bref répit puisque vous remonterez sur le front et que vous serez tué le 16 mars 1917 dans la Somme<sup>80</sup>.

C'est la première fois que cet artifice est employé dans le corpus de ce travail. Novateur, il fait plus que transmettre un témoignage, il implique directement le lecteur en créant un lien « personnel » avec les poilus – dans la mesure où ce lien s'est perdu avec la disparition des derniers témoins. Ainsi, l'ouvrage garde la recette de présentation de *Paroles de poilus* tout en adoptant une nouvelle stratégie éditoriale. Plus encore, Guéno donne la parole aux descendants, enfants et petits-enfants dans le chapitre intitulé *Le temps n'efface rien*.

Les lettres de poilus ont attiré l'intérêt des différentes maisons d'édition françaises – qui ont certainement senti en elles le potentiel émotif qu'elles recèlent.

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 174

Pour ce corpus de sept titres, pas moins de treize éditeurs ont choisi de publier ces correspondances des soldats de la Grande Guerre depuis la fin du conflit.

L'évolution du style éditorial s'observe à différents niveaux. Tout d'abord, la forme des recueils se modifie au fil des publications. Les plus anciennes préfèrent une présentation des correspondances dénuées de commentaires ou d'explications mais, dans un souci probable de respect des auteurs, normalisent l'orthographe. Cette manière de faire s'observe dans *La dernière lettre* et *Ce qui demeure* et, jusqu'à un certain point, dans *Paroles de poilus* et *Paroles de Verdun*, ces derniers ne normalisant pas entièrement le contenu qu'ils présentent et conservant certaines erreurs orthographiques issues des documents originaux. Les ouvrages publiés ces vingt-cinq dernières années mêlent généralement les lettres ou extraits de lettres à un texte global. Ainsi, les mises en contexte et les différentes explications entrecroisent et chevauchent les textes des soldats. Là encore, *Paroles de poilus* et *Paroles de Verdun* ne suivent pas exactement ce schéma mais peuvent y être associés par leur volonté d'introduire chaque étape de leur recueil et en présentant, lorsque disponibles, les informations liées aux auteurs des correspondances.

Les objectifs éditoriaux fixés dans les recueils de lettres rendent d'autant plus observables leur évolution et leur transformation. Les deux premiers ouvrages étudiés dans ce chapitre se démarquent du reste du corpus par leur volonté très ferme de rendre un ultime hommage aux soldats morts au champ d'honneur. C'est ainsi une catégorie bien précise de combattants qui est identifiée et que les ouvrages saluent.

Non pas que cette idée de rendre hommage aux poilus soit absente des recueils suivants : elle ne représente simplement pas le seul leitmotiv de la

publication. S'y ajoute la volonté de contribuer à l'histoire culturelle (ou des mentalités) de la Grande Guerre par la présentation de documents originaux et écrits dans le vif de l'action. *La plume au fusil* et *Les poilus ont la parole* illustrent tous deux cette motivation et le mentionnent tel quel dès leur introduction.

*Paroles de poilus*, *Mémoire de papier* et *Paroles de Verdun* se démarquent eux aussi par les objectifs qu'ils visent. Ainsi, outre la contribution directe à l'histoire culturelle, ils souhaitent inciter au devoir de mémoire par l'hommage qu'ils rendent à l'ensemble des combattants de la Première Guerre mondiale.

Dans tous les cas et selon les divers objectifs éditoriaux, les correspondances des soldats sont agencées et présentées de manière à montrer une certaine vision de la Grande Guerre en rapport avec un contexte précis. Les différents protagonistes se servent donc de la mise en valeur des lettres pour transmettre leurs perceptions du conflit et une guerre qui semble ne pas être la même dans tous les ouvrages. Le prochain chapitre, *La mémoire et la commémoration*, visera à expliquer les différents contextes de publication en fonction de l'époque d'une part mais aussi en fonction du travail de mémoire face à 14-18.

### 3. Les lettres de poilus, entre mémoire et commémoration

Dans ce chapitre, je défends l'idée que les publications de lettres de poilus, en tant que monuments, peuvent s'insérer dans le cadre de la commémoration et, a fortiori, s'inscrire dans la mémoire de la Grande Guerre. Il s'agit donc de faire le lien entre les ouvrages présentés dans le chapitre précédent et les différentes manifestations de la mémoire de l'événement passé, de souligner, en d'autres termes, la représentation de la Première Guerre mondiale à travers le prisme de ces publications. Les notions de mémoire et de souvenir seront examinées en relation avec le domaine historique, tandis que l'étude de la dynamique commémorative permettra de saisir le rôle des recueils dans la mémoire de l'événement.

#### 3.1. *La mémoire et le souvenir*

Le concept de mémoire est complexe, polysémique, il importe donc d'expliquer de quelle façon il sera abordé. Antoine Prost et Jay Winter en illustrent la complexité et précisent que :

« Le terme connote toujours les histoires, les mythes, les légendes que racontent les gens ordinaires sur le passé [...]. La "mémoire de la Grande Guerre" serait ainsi la somme de tout ce que l'on raconte sur elle. [...] Le plus souvent, les historiens ne sont que des compagnons de voyages, qui mêlent leur voix à une conversation beaucoup plus large, menée dans des langages divers, écrits, oraux, visuels, matériels, qui permettent de donner un sens à la Grande Guerre<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 261 et 262.

Maurice Halbwachs, dans son ouvrage classique sur la mémoire collective, a le premier tenté une classification des mémoires<sup>2</sup>. On distingue à sa suite entre mémoires individuelles et collectives, celles-là même pouvant prendre plusieurs formes<sup>3</sup> : non pas cloisonnées, elles s'influencent en outre mutuellement. Ainsi, les mémoires individuelles évoluent et se transforment au gré des contacts acquis au sein de mémoires plus larges ou de groupes plus larges; de même, les mémoires collectives sont influencées et évoluent en fonction de leurs contacts avec les mémoires individuelles. Halbwachs résume ainsi leur fonctionnement :

« Chaque homme est plongé en même temps ou successivement dans plusieurs groupes. Chaque groupe, d'ailleurs, se morcelle et se resserre, dans le temps et dans l'espace. C'est à l'intérieur de ces sociétés que se développent autant de mémoires collectives originales qui entretiennent pour quelque temps le souvenir d'événements qui n'ont d'importance que pour elles, mais qui intéressent d'autant plus leurs membres qu'ils sont peu nombreux. [...] Chacun, sans doute, a son point de perspective, mais en relation et correspondance si étroites avec ceux des autres que, si ses souvenirs se déforment, il lui suffit de se placer au point de vue des autres pour les rectifier<sup>4</sup> ».

Dans les limites de cette recherche axée sur les mémoires de la Première Guerre mondiale, ce sont donc des mémoires multiples qui s'entrecroisent et s'influencent. Henry Rousso, historien spécialiste, amène une définition de la mémoire collective davantage axée sur les facteurs et les divers éléments permettant

---

<sup>2</sup> Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, édition numérisée à partir de l'édition publiée en 1950, Paris, Les Presses universitaires de France, 1967, Deuxième édition revue et augmentée, 204 pages.

<sup>3</sup> *Ibid.*, Voir plus particulièrement les chapitres 1 et 2 (*Mémoire collective et mémoire individuelle et Mémoire collective et mémoire historique*).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 44

sa création. Son point de vue met en lumière le rôle pouvant être donné aux publications par les individus et les groupes. Ainsi, la mémoire collective serait :

« L'ensemble des manifestations qui non seulement révèlent, donnent à voir, à lire où à penser la présence du passé [...] mais qui ont pour fonction – ou simplement pour effet – de structurer l'identité du groupe ou de la nation [...]. Ces manifestations peuvent être observées à l'échelle du groupe restreint [...] ou] à l'échelle de la nation toute entière, [...] Elles] sont le résultat d'un processus social qui a pour objet déclaré, volontaire, explicite de donner une certaine image du passé et de certains événements remarquables<sup>5</sup> ».

Les définitions précédentes se complètent adéquatement et permettent de préciser l'utilisation du concept dans ce travail. Principalement, la mémoire d'un événement, élaborée puis transmise à l'intérieur de groupes et issue d'un ensemble de langages – écrits dans le cadre de cette recherche – permet de lui donner un sens dès lors qu'il y a volonté de lui en donner un. En outre, les ouvrages, par leurs objectifs éditoriaux mais aussi par leurs formes, cherchent d'une part à léguer des écrits de la Grande Guerre mais aussi à transmettre une certaine représentation de cette guerre. Maurice Halbwachs précise à ce propos que « le seul moyen de sauver de tels souvenirs – par exemple, les événements et situations individuelles ou collectives liés à la Première Guerre mondiale – c'est de les fixer par écrits en une narration suivie puisque, si les paroles et les pensées meurent, les écrits restent<sup>6</sup> ».

Halbwachs, comme on l'a vu, utilise apparemment sans grande distinction les termes « mémoire » et « souvenir ». Sont-ils pour autant synonymes ? Jay Winter, dans un ouvrage paru en 2006, *Remembering War. The Great War Between Memory*

---

<sup>5</sup> Denis Peschanski, Michael Pollak et Henry Rousso, *Histoire politique et sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991, p. 251.

<sup>6</sup> Halbwachs, *La mémoire collective...*, p. 49.

*and History in the Twentieth Century*, préfère « souvenir » à « mémoire ». Il explique son choix lexical par les différentes nuances que la notion apporte à la définition de la mémoire, autorisant une plus fine compréhension des processus d'élaboration des représentations issues de la Grande Guerre. Pour l'historien américain, la mémoire, quelle soit individuelle ou collective, est le produit d'un processus social représenté par le souvenir<sup>7</sup>. Winter explique que la mémoire collective est redéfinie par des *pratiques du souvenir* d'un ensemble de groupes, aux intérêts divers, qui viennent en public pour parler, écrire ou interpréter le passé de différentes manières. Le souvenir, résolument ancré dans l'action, s'associe aux multiples facettes de la vie de famille ou de la société<sup>8</sup>; toujours est-il qu'il reste très lié à la mémoire et la frontière entre les deux termes demeure tenue<sup>9</sup>.

Ainsi, les mémoires, individuelles ou collectives, s'influencent-elles constamment les unes aux autres. Elles évoluent alors par leurs nombreux contacts mais aussi par une volonté de mettre en commun des souvenirs. Le fait de se souvenir est, selon Winter, un acte d'échange symbolique entre ceux qui demeurent et ceux qui sont morts ou qui ont souffert<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> Jay Winter, *Remembering War. The Great War Between Memory and History in the Twentieth Century*, New Haven, Yale University Press, 2006, p. 138.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 276.

<sup>9</sup> Emmanuel Hoog, dans une étude récente rejoint le point de vue de Winter dans sa distinction entre la mémoire et le souvenir, qualifiant la première de collective et le second d'individuel et privé. Emmanuel Hoog, *Mémoire année zéro*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 24.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 279.

### 3.2. *La mémoire et l'histoire, deux concepts distincts*

La mise en commun des souvenirs ainsi que la création de multiples mémoires sont deux processus que les historiens observent avec attention. Dans ce contexte, quel rapport les historiens spécialistes entretiennent-ils avec les deux notions, la mémoire et l'histoire<sup>11</sup> ?

Pierre Nora dissocie le concept de mémoire de celui d'histoire. L'auteur conçoit le premier comme un ensemble de données évoluant de manière imprévisible, au gré des souvenirs et vulnérable à toutes sortes de manipulations. L'histoire serait plutôt « la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus<sup>12</sup> ».

D'un autre point de vue, Annette Becker et Stéphane Audouin-Rouzeau qualifient, dans leur ouvrage *14-18. Retrouver la guerre*, l'histoire comme une donnée irréversible que les historiens construisent, et la distinguent de la mémoire qui est, elle, en évolution et en reconstruction perpétuelle<sup>13</sup>. Or, la vision irrévocable de l'histoire selon les deux chercheurs, mais pas seulement eux, met au jour une dispute historiographique entourant les événements de la Première Guerre mondiale et plus particulièrement l'utilisation des témoignages y étant liés. La dispute revêt un

---

<sup>11</sup> Jay Winter précise que si mémoire et histoire sont deux notions qui se distinguent, elles ne sont pas isolées l'une de l'autre. Winter, *Remembering War...*, p. 5. Cette interaction et cette interdépendance entre la mémoire et l'histoire est confirmée par Joanna Bourke. Elle explique que les deux termes, comme deux « disciplines » distinctes, fonctionnent avec différentes règles de travail. Joanna Bourke, « “Remembering” War », *Journal of Contemporary History*, 2004, vol. 39, p. 485.

<sup>12</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire. La République. La nation. Les France*, Paris, Gallimard, 1984-1992, p. 25.

<sup>13</sup> Annette Becker et Stéphane Audouin-Rouzeau, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 244. À ce sujet, voir Emmanuel Hoog qui qualifie l'histoire de scientifique. Il explique que la mémoire, « en tant que construction, [...] appartient au domaine du débat, de la critique et de la controverse », elle est politique. Hoog, *Mémoire année zéro...*, p. 24.

caractère très franco-français et oppose principalement deux groupes de recherche : l'Historial de la Grande Guerre de Péronne et le CRID (Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918), principalement sur l'idée du consentement ou de la contrainte à combattre durant les années de guerre<sup>14</sup>.

Dans ce débat historiographique, l'interprétation des témoignages devient cruciale en ce sens où elle doit confirmer et appuyer l'ensemble des recherches menées par chacune des « écoles » historiographiques. La distinction entre la mémoire et l'histoire devient plus frappante encore dans un article d'Annette Becker. Celle-ci explique la distinction en qualifiant la mémoire de vagabonde et volatile, précisant alors qu'elle est plus facile à instrumentaliser que la rigide critique historique<sup>15</sup>. Becker va plus loin encore dans sa conquête de l'espace scientifique lorsqu'elle mentionne que :

« les derniers anciens combattants, les veuves blanches, les enfants de la guerre devenus vieillards [...] continuent [...] à perpétuer une mémoire des chocs profonds du conflit. Après eux, dans très peu de temps, seuls les historiens auront la parole<sup>16</sup> ».

Nous avons vu qu'Annette Becker et Stéphane Audouin-Rouzeau qualifient *Paroles de poilus* comme « l'une des publications les plus médiocres jamais éditées à partir de sources directes [...et de] scandale éditorial<sup>17</sup> ». Ces sévères réactions

---

<sup>14</sup> Voir à ce sujet Jean Birnbaum, « 1914-1918. Guerre de tranchées entre historiens » *Le Monde*, 11 mars 2006, p. 20.

<sup>15</sup> Annette Becker, « Politique culturelle, commémorations et leurs usages politiques. L'exemple de la Grande Guerre dans les années 1990 » dans Claire Andrieu, dir., *Politiques du passé. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix en Provence, Publication de Provence, 2006, p. 28.

<sup>16</sup> Annette Becker, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire. 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 141.

<sup>17</sup> Audouin-Rouzeau et Becker, *14-18, Retrouver la guerre...* p. 319.

montrent bien les enjeux liés à la mémoire de la guerre et à l'interprétation des témoignages qui en résultent dans la discipline historique.

Les publications de lettres de poilus transmettent forcément une certaine vision de la guerre. Les ouvrages sont le fruit d'entreprises individuelles ou de groupes qui dépassent le cercle des historiens spécialistes. À ce sujet, Jean-Pierre Guéno, directeur de la publication *Paroles de poilus*, ne pèse pas ses mots à l'égard des deux chercheurs, Becker et Audouin-Rouzeau, qu'il qualifie d'intégristes prêts à rallumer une troisième guerre mondiale pour défendre des idées curieuses<sup>18</sup>, soit celles du consentement durant la Grande Guerre.

La teneur des qualificatifs utilisés de part et d'autre montre que l'on touche ici à un sujet brûlant : en bout de ligne, il s'agit bien de savoir quelle mémoire de la guerre triomphera dans l'opinion. Or, Annette Becker avouait il y a quelques années :

« du point de vue de l'espace public, il est clair que nous avons perdu depuis longtemps. [...] Pour le public, il est plus facile de croire que nos chers grands-parents ont été forcés de faire la guerre par une armée d'officiers assassins<sup>19</sup> ».

Au-delà de l'aspect schématique et peut-être trop simplifié de cette querelle, il est dès lors possible de voir qu'elle déborde du cadre historique. Le désir de transmettre la mémoire de la guerre, mais aussi, de construire son histoire, naît avec le conflit. Il importe, de part et d'autre, d'établir le cheminement de ces mémoires de

---

<sup>18</sup> Courriel de M. Guéno.

<sup>19</sup> Annette Becker, dans Jean Birnbaum, « 1914-1918, guerre de tranchées entre historiens », *Le Monde*, 11 mars 2006, p. 20.

même que la volonté d'établir une histoire « vraie » et « authentique » des événements passés.

### 3.3. *Les commémorations*

Les commémorations représentent une des manifestations de la mémoire et de ses enjeux. Elles revêtent une multitude de formes et, tout comme les mémoires de la Première Guerre mondiale, sont en évolution permanente. De ce fait, différentes significations sont associées à ce processus selon les époques. Deux périodes seront observées, l'entre-deux-guerres et la période plus contemporaine qui correspondent aux différentes dates de parutions des ouvrages étudiés dans ce travail. Un schéma chronologique davantage associé à la mémoire de l'événement sera présenté plus loin et permettra d'appréhender de manière plus claire encore le rôle des commémorations.

#### 3.3.1. *L'entre-deux-guerres*

Les commémorations de la Première Guerre mondiale commencent à se manifester juste après la fin du conflit et se perpétuent jusqu'à aujourd'hui<sup>20</sup>.

La glorification des soldats morts pour la patrie est un élément important dans les commémorations suivant immédiatement la Grande Guerre. Selon Emmanuel

---

<sup>20</sup> Audouin-Rouzeau et Becker, *Retrouver la guerre...*, p. 247.

Kattan, le fait de glorifier ses morts représente un geste politique, une sorte de police d'assurance pour l'État. Kattan explique que, par ce processus, l'État fait savoir à ses concitoyens que tous ceux qui combattront en son nom seront honorés de la sorte<sup>21</sup>. Dans ce contexte, la bravoure mais aussi l'héroïsme de ceux ayant donné leur vie sont soulignés et doivent inspirer les générations futures au même sacrifice dans la défense de leur pays<sup>22</sup>. Cette dialectique commémoration / inspiration est aussi mise de l'avant par Daniel J. Sherman dans son étude sur la construction de la mémoire en France durant l'entre-deux-guerres<sup>23</sup>. Il emploie la notion de pédagogie civique et explique que les soldats honorés fournissent un exemple de qualités et de vertus à des fins d'édification.

Il serait cependant trompeur de considérer que l'État est à la base de tout processus commémoratif. Dans de nombreux cas, l'initiative d'un tel processus revient à des individus ou à des groupes. À ce titre, Antoine Prost explique que les cérémonies du 11-Novembre, date de l'armistice de 1918, représentent une fête « des citoyens par les citoyens eux-mêmes<sup>24</sup> ». En effet, l'événement rend hommage aux *citoyens* mobilisés durant la Première Guerre mondiale. À sa base, divers groupes sont identifiables : des anciens combattants, différents comités et, généralement, la municipalité où évoluent ces regroupements<sup>25</sup>. Mona Siegel ajoute cependant que la commémoration de l'Armistice, pour un nombre important de vétérans de la Grande

---

<sup>21</sup> Emmanuel Kattan, *Penser le devoir de mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 61.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>23</sup> Daniel J. Sherman, *The Construction of Memory in Interwar France*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999, 455 pages.

<sup>24</sup> Antoine Prost, «Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ?» dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984-1992, p. 219.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 219.

Guerre, doit non seulement lier le citoyen à la défense de la patrie mais aussi jouer un rôle pédagogique et permettre aux enfants de réaliser l'importance de travailler pour préserver la paix<sup>26</sup>.

C'est durant la période de l'entre-deux-guerres et de la Deuxième Guerre mondiale, respectivement en 1922 et 1942, que deux des recueils étudiés dans ce travail sont édités, *La dernière lettre* et *Ce qui demeure*. Les lettres présentées dans ces recueils donnent une image glorieuse et héroïque de leurs auteurs. Il est d'ailleurs possible d'observer la volonté de glorification des soldats dans les buts éditoriaux des deux ouvrages. L'initiative de la publication, sans être explicitement associée à l'État, ne s'en démarque pas pour autant. La préface de *La dernière lettre* est signée par le Maréchal Foch et nombre des collaborateurs du comité du choix des lettres sont associés au milieu politique français; c'est le cas de Paul Doumer, futur président de la République. *Ce qui demeure*, quant à lui, est publié à l'initiative de Jacques Benoist-Méchin, membre influant du gouvernement de Vichy jusqu'à sa mise à l'écart par Laval en 1942<sup>27</sup>.

Les deux ouvrages sont empreints d'un vocabulaire très patriotique et soulignent la bravoure des soldats qui sont tous morts au champ d'honneur durant le conflit. Dès sa préface, *La dernière lettre* souligne la « Gloire impérissable du Soldat Français » ainsi que « l'esprit idéal et pur » dans lequel il a fait le sacrifice de sa vie

---

<sup>26</sup> Mona Siegel, « "History Is the Opposite of Forgetting": The Limits of Memory and the Lessons of History in Interwar France », *The Journal of Modern History*, vol. 74, n°4, décembre 2002, p. 785.

<sup>27</sup> Jean-François Sirinelli (dir.), *La France de 1914 à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 198-201.

pour la défense de sa patrie<sup>28</sup>. Vingt ans plus tard, Jacques Benoist-Méchin insiste sur l'exemple donné par les soldats de même que leur héroïsme et leur patriotisme<sup>29</sup>. Les correspondances transmettent l'image de soldats forts et courageux, ne reculant devant rien et se sacrifiant pour leur pays.

Les deux ouvrages, par leurs buts éditoriaux et leur contenu, sont en phase avec la culture commémorative de leurs époques : dans un souci de glorification et d'exemplarité, des individus rendent hommage aux soldats morts pour la France.

Parallèlement, les commémorations de l'entre-deux-guerres peuvent représenter une extension du deuil, une manière de combler un besoin de consolation, individuel ou collectif<sup>30</sup>. Dans ce cas précis, *La dernière lettre* illustre parfaitement cette démarche. Les informations disponibles sur la page couverture de l'ouvrage permettent de mieux comprendre cette approche. L'édition du recueil par Flammarion se fait conjointement avec un regroupement, l'Union des pères et des mères dont les fils sont morts pour la Patrie. Plus encore, il est indiqué que « les lettres [furent] choisies par des pères [et plus les mères...] qui pleurent un enfant mort pour la France et par d'anciens combattants<sup>31</sup> ». C'est donc grâce à l'initiative de parents et de frères d'armes endeuillés que l'ouvrage voit le jour en 1922. D'ores et déjà, grâce à

---

<sup>28</sup> *La dernière lettre écrite par des soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918*, Paris, Flammarion, 1922, p. 9.

<sup>29</sup> Jacques Benoist-Méchin, *Ce qui demeure. Lettres de soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918*, Paris, Bartillat, 2000 [1942], p. 11, 45 et 48.

<sup>30</sup> Daniel J. Sherman, « Bodies and Names: The Emergence of Commemoration in Interwar France », *The American Historical Review*, vol. 103, n°2, avril 1998, p. 446.

<sup>31</sup> *La dernière lettre...*, page couverture.

l'analyse faite dans le chapitre précédent, il est possible de voir que la réédition de 2005 ne rencontre plus les mêmes objectifs. Le discours initial s'est transformé<sup>32</sup>.

Après vingt ans, la Deuxième Guerre mondiale amène à son tour son lot de pertes et de malheurs au sein de familles en deuil. Plus de soixante ans après la signature de la paix, que reste-t-il de cette guerre qui devait être la « Der des der » dans les commémorations de fin siècle ?

### 3.3.2. *L'époque contemporaine*

Le rapport à la guerre s'est transformé, de même que celui aux soldats ayant pris part aux combats. Il ne reste plus, en 2009, de survivants des combats et le lien direct qui les unissait à ce passé a disparu avec eux. Emmanuel Kattan explique que dans ce contexte :

« le sens de la commémoration est précisément de briser la distance qui s'installe entre l'événement et ceux qui ne l'ont pas vécu, de maintenir la présence de la guerre dans la conscience des contemporains, d'en faire l'objet d'un souci actuel, d'une préoccupation qui a une pertinence pour le présent<sup>33</sup> ».

Au-delà d'une histoire politique ou économique, c'est une histoire culturelle et sociale se voulant plus proche du conflit et de ses acteurs qui se met en place au début des années 1980<sup>34</sup>. L'horreur de la guerre est soulignée à une époque où

---

<sup>32</sup> Au sujet de la transformation du message d'origine des monuments commémoratifs, voir l'article de Reinhart Koselleck, « Les monuments aux morts, lieu de fondation de l'identité des survivants », *L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard et Le Seuil, 1997, p. 135-160.

<sup>33</sup> Kattan, *Penser le devoir de mémoire...*, p. 60-61.

<sup>34</sup> Prost et Winter, *Penser la Grande Guerre...*, p. 42-50.

l'ampleur du conflit a peine à être imaginée. La bravoure et l'héroïsme des soldats précédemment mises de l'avant font place à leur humanisme, leurs peurs et leurs faiblesses<sup>35</sup>. *La plume au fusil* expose alors l'inhumanité de la vie de tranchées<sup>36</sup> et la décrit comme telle :

« Enterrés dans d'innombrables tanières, accablés de fatigue et de froid, englués dans la boue, parasités par la vermine, tenaillés par la faim, écrasés par la mitraille, taraudés par la peur, envoyés, souvent sans raison, à la mort, les fantassins subissent une lutte sans merci qui les broie inexorablement<sup>37</sup> ».

À partir du moment où les nouvelles générations n'ont pas connu la guerre et ont encore moins de connaissances sur la guerre de tranchées, les combattants sont perçus comme des hommes que l'engrenage du conflit a brisés. En aucun cas, les générations actuelles ne se permettent de juger ou de condamner leurs actes<sup>38</sup>.

Plus encore, Kattan explique que pour compenser la perte de lien direct avec le passé, représenté, entre autres, par les anciens combattants, le développement d'une représentation plus « intime » de la Grande Guerre se forme. Dans ce contexte, et paradoxalement, la connaissance du destin personnel des soldats donne l'impression de mieux saisir l'histoire de la guerre dans son ensemble et permet de « maintenir

---

<sup>35</sup> Kattan, *Penser le devoir de mémoire...*, p. 62-65.

<sup>36</sup> Pour une description des tranchées, voir les articles de Stéphane Audouin-Rouzeau, « Les tranchées », dans Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dirs), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 247-253. Et, « L'enfer, c'est la boue ! », *14-18 : Mourir pour la patrie*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 137-151.

<sup>37</sup> Gérard Bacconnier, André Minet et Louis Solet, *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, «Le Midi et son histoire», Privat, 1985, p. 258.

<sup>38</sup> Kattan, *Penser le devoir de mémoire...*, p. 65.

l'illusion d'un lien vivant avec le passé<sup>39</sup> ». À ce titre, *Paroles de Verdun* est particulièrement significatif alors même qu'il interpelle directement les lecteurs.

Le souhait de se rapprocher de la vie des soldats est clairement observable au travers du contenu des correspondances mais aussi par l'intermédiaire des buts éditoriaux de chaque ouvrage du corpus. En 1985, *La plume au fusil* souhaite donner la parole aux plus humbles témoins. Serait-ce l'indice d'une volonté réelle de présenter une histoire « plus vraie » de la Grande Guerre ? Elle s'observe dans les ouvrages plus récents : *Les poilus ont la parole* et *Paroles de poilus* publiés tous deux en 1998, année du 80<sup>e</sup> anniversaire de l'Armistice. Ainsi, dans les deux recueils, les personnes à l'origine de la publication soulignent la vision « authentique » de la guerre apportée par les correspondances. Jean-Pierre Guéno, dans son introduction à *Paroles de poilus* précise qu'il s'agit « simplement de faire entendre ces cris de l'âme confiés à la plume et au crayon<sup>40</sup> ». Jean Nicot, dans *Les poilus ont la parole*, indique pour sa part que son ouvrage « est un miroir fidèle où se reflètent toutes les opinions exprimées, même celles qui ne sont jamais parvenues à leur destinataire<sup>41</sup> ».

Dans tous les cas, et même s'il ne constitue pas l'essence de l'ouvrage, le souhait de rendre hommage est bien présent. Il n'est plus nécessaire de souligner le courage sans faille ou l'héroïsme à toutes épreuves des soldats pour commémorer cet événement passé. Il importe plutôt de présenter la guerre telle que « réellement » vécue par les témoignages de ses acteurs, avec leurs craintes et leurs angoisses. C'est un peu comme si tout savoir sur le « vécu » de ces hommes permettait de se faire une

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>40</sup> Guéno, *Paroles de poilus...*, p. 6-7.

<sup>41</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. 11.

meilleure idée sur une période que les contemporains ont de plus en plus de mal à saisir et à se figurer.

Il est donc possible d'observer, sans encore associer les recueils de lettres de poilus à des monuments de mémoire de la Grande Guerre, que ces ouvrages s'insèrent dans les méandres des courants commémoratifs de cet événement du début du siècle. Ainsi, les livres publiant des correspondances de soldats français suivent, à leur manière, la culture commémorative de la Grande Guerre. Les représentations des soldats sont d'abord fondamentalement héroïques et patriotiques. Par la suite, elles laissent entrevoir un moral n'étant pas à toute épreuve. Les hommes deviennent des héros, non pas pour leur engagement patriotique sans faille dans le conflit, mais pour leur simple participation à une guerre dont l'inhumanité est encore davantage soulignée.

#### 3.4. *Les monuments, éléments centraux de la commémoration*

Cette partie a pour principal objectif de montrer la place occupée par les monuments dans le processus commémoratif et d'observer les différents aspects balisant leur élaboration. L'énorme travail de recherche et d'analyse dirigé par Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*<sup>42</sup>, permettra de comprendre la signification pouvant être donnée à différents types de constructions matérielles. Les monuments aux morts érigés en masse durant la période de l'entre-deux-guerres fournissent des éléments de

---

<sup>42</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire. La République. La nation. Les France*, Paris, Gallimard, 1984-1992, 4751 pages.

réponses quant aux motifs entourant la mise en place des commémorations. Au terme de l'analyse, les recueils de correspondances s'inséreront parmi les nombreux éléments commémoratifs favorisant la création du souvenir de la Grande Guerre.

### 3.4.1. *Les lieux de mémoire*

Les monuments sont le résultat de productions intellectuelles et artistiques. La Grande Guerre entraîne la création de multiples monuments commémoratifs, pensés et réalisés en fonction de cet événement précis. Ainsi, « ils sont fils de leur temps [et] s'insèrent dans les modes de pensée qui leur sont contemporains<sup>43</sup> ». De ce point de vue, la conjoncture, dans laquelle évoluent les créateurs des monuments, influence directement leur élaboration.

*Les lieux de mémoire*, travail de longue haleine dirigé par Nora et auquel de nombreux chercheurs ont collaboré, a mené à une réflexion sur l'identité française en balisant son histoire à travers ses lieux de mémoire. La démarche, précisent Audouin-Rouzeau et Becker, « doit pousser dans la direction d'une histoire globalisante de la mémoire, où les représentations figurées sont essentielles<sup>44</sup> ».

Cette œuvre, dont la notoriété est soulignée, est aussi associée à une démarche ou du moins à une inspiration politique dans un contexte où ni le gaullisme, ni le communisme n'avaient réussi à s'imposer sur la scène française<sup>45</sup>. Le schéma de travail établi serait lié à une définition du Français trop exclusive par rapport à une

---

<sup>43</sup> Audouin-Rouzeau et Becker, *Retrouver la guerre...*, p. 249.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>45</sup> Winter, *Remembering War...*, p. 46.

réalité bien plus complexe, variée et variée<sup>46</sup>. Aussi, ce schéma serait trop catégorique et n'établirait pas une analyse détaillée de la dynamique commémorative, plus particulièrement celle de l'entre-deux-guerres<sup>47</sup>.

Nonobstant ces critiques, Antoine Prost propose deux articles sur deux types de monuments commémoratifs de la Première Guerre mondiale. Cette contribution illustre différentes facettes de la dynamique commémorative. Le monument apparaît alors davantage comme une représentation matérielle devant répondre à certains besoins et idées, ceux-là mêmes évoluant et se transformant au fil du temps. Dans son article intitulé *Verdun*, Prost tente de « comprendre la transformation d'un événement en symbole et la cristallisation de la mémoire nationale en un lieu historique<sup>48</sup> ». L'ossuaire de Douaumont, décrit comme un « immense monument aux morts », occupe une place de choix dans son analyse. D'ailleurs, les monuments aux morts sont au cœur d'un deuxième article. Le questionnement de l'auteur s'oriente alors sur les origines de leur édification mais aussi sur les cérémonies et les discours les entourant. Les constructions sont finalement associées à des « mémoriaux de guerre<sup>49</sup> ».

Monuments commémoratifs, monuments aux morts, mémoriaux de guerre... Les appellations ne manquent pas pour nommer l'ultime hommage rendu aux soldats grâce à une représentation matérielle. Il convient, à ce stade de la recherche, de se pencher plus précisément sur les constructions érigées à la fin de la Grande Guerre

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 34. Jay Winter utilise l'expression « Frenchness tout court » afin de résumer les limites associées à l'identité française de Nora.

<sup>47</sup> Daniel J. Sherman, *The Construction of Memory...*, p. 3.

<sup>48</sup> Prost, « Verdun », dans Nora, *Les lieux de mémoire...* p. 1755.

<sup>49</sup> Prost, « Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique ? », dans Nora, *Les lieux de mémoire...*, p. 220.

afin d'en comprendre la signification et d'éclairer au mieux la place des recueils de correspondances dans la démarche commémorative, de même que les raisons de l'évolution de leur style de publication au fil des époques.

### 3.4.2. *Les monuments aux morts*

Parmi l'ensemble des monuments commémoratifs rendant hommage aux soldats de la Grande Guerre, les monuments aux morts s'imposent en lieux communs. En effet, toutes les communes françaises, à de rares exceptions, en possèdent un et ce, en plus des plaques commémorant les soldats morts au front<sup>50</sup>. Ils s'insèrent dans le processus mémoriel de l'événement. Jacques Le Goff précise que ces constructions sont une manifestation de la mémoire collective<sup>51</sup>, une mémoire qu'un certain nombre d'individus partagent et transmettent.

L'architecture des monuments présente une guerre aseptisée, sans boue ni sang. La représentation du combat qui est donnée par l'intermédiaire des sculptures montre la défense héroïque d'une grande cause<sup>52</sup>, la défense de son pays et de l'ensemble de ses valeurs. Elle fait écho à un sentiment qui anime la majorité des soldats eux-mêmes. « Nous autres soldats, défenseurs de nos libertés et de nos droits,

---

<sup>50</sup> Antoine Prost, « Mémoires locales et mémoires nationales : les monuments de 1914-1918 en France », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, numéro 167, 1992, p. 48.

<sup>51</sup> Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 161.

<sup>52</sup> Audouin-Rouzeau et Becker, *Retrouver la guerre...*, p. 255.

il nous faut redoubler d'énergie et de ténacité pour chasser à jamais de notre pays un ennemi qui a accumulé tant de malheurs<sup>53</sup> », peut-on lire dans *La dernière lettre*.

Sur les monuments, des listes de noms sont gravées dans la pierre, généralement selon leur ordre alphabétique<sup>54</sup>, quelquefois selon l'ordre chronologique de mort au combat, exceptionnellement selon l'ordre hiérarchique des grades<sup>55</sup>. Le classement par ordre alphabétique souligne l'égalité du sacrifice des soldats devant la mort. C'est une vision très humaniste d'une communauté en deuil mais aussi très républicaine. Néanmoins, pour les comités en charge du financement des monuments, cette manière de faire pu constituer une astuce permettant de solliciter une plus large base de donateurs, notamment parmi les classes populaires<sup>56</sup>. Des inscriptions accompagnent habituellement les listes nominales. Elles sont majoritairement écrites en français, la présence d'un patois, tel le basque, le breton ou l'occitan, peut, dans de rares cas, les accompagner<sup>57</sup>. Ce sont autant de témoignages d'une unité nationale au-delà de la diversité régionale.

Lors de l'élaboration des constructions, les listes acquièrent une signification bien particulière. Leurs présences, précise Daniel J. Sherman, font le pont entre des mémoires individuelles et un hommage collectif. Les noms, gravés dans la pierre, le sont aussi dans la mémoire. En plus de désigner le soldat mort pour sa patrie, le nom

---

<sup>53</sup> *La dernière lettre...*, p. 45.

<sup>54</sup> L'ordre alphabétique est le mode de présentation adopté par *La dernière lettre*, recueil de correspondances publié à l'époque même où s'érigent les monuments aux morts.

<sup>55</sup> Prost, *Les monuments aux morts...*, p. 204. Dans le cas anglais, voir Koselleck, *L'expérience de l'histoire...*, p. 149. Il explique qu'un classement selon le régiment d'appartenance du soldat est aussi observable.

<sup>56</sup> Heathorn, « The Mnemonic Turn in the Cultural Historiography of Britain's Great War », *The Historical Journal*, vol. 48, n°4, 2005, p. 1116.

<sup>57</sup> Audouin-Rouzeau et Becker, *Retrouver la guerre...*, p. 371.

de famille désigne une parenté en deuil. Ainsi, nommés sur le monument, les hommes retrouvent, en quelque sorte, une place dans la société<sup>58</sup>, une place que l'histoire, généralement globalisante, ne peut se permettre de donner à chaque individu<sup>59</sup>. Annette Becker voit dans ce procédé le moyen, pour les personnes en deuil, de redonner une certaine existence aux morts<sup>60</sup>.

Un parallèle avec l'exemple des *War Memorial* australiens vient montrer une variation des attentes mais aussi des besoins des individus face à un monument commémoratif. Ceux construits en Australie dans l'entre-deux-guerres ont un rapport aux listes nominales qui diffère du cas français. Les monuments n'inscrivent pas seulement les noms des soldats morts au combat mais bien les noms de tous les combattants ayant décidé de prendre part au conflit. En effet, tous les soldats australiens se sont volontairement engagés dans la guerre; la conscription, éventuellement en vigueur en Grande-Bretagne et au Canada, n'a jamais été mise en vigueur dans ce pays du Commonwealth. À deux reprises, le gouvernement, par plébiscite, a proposé d'instaurer ce mode de recrutement; à deux reprises les Australiens s'y sont opposés<sup>61</sup>. Dans ce contexte, les monuments ne devaient pas rendre hommage aux seuls soldats morts au combat mais bien à tous les hommes engagés dans un conflit mondial faisant rage à plusieurs milliers de kilomètres de leur terre natale.

---

<sup>58</sup> Sherman, *The Construction of Memory...*, p. 68-76-94-443.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>60</sup> Audouin-Rouzeau et Becker, *Retrouver la guerre...*, p. 254.

<sup>61</sup> Ken Inglis, « World War One Memorials in Australia », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°167, 1992, p. 54 à 57.

Cette comparaison avec les monuments aux combattants australiens montre bien que les attentes envers les constructions commémoratives ne sont pas toujours ni identiques, ni semblables et qu'elles varient selon le pays dans lequel elles sont érigées. Plus encore, le temps altère la vision de l'observateur et en transforme l'appréciation. Dès lors, les multiples analyses accordent une plus ou moins grande importance à certains détails des monuments : parmi eux, les listes nominales.

Lorsque Prost présentait son travail sur les monuments aux morts français, il avisait le lecteur qu'« il y a peu à tirer des listes de noms<sup>62</sup> ». Il indiquait alors un possible ordre de présentation aux lecteurs, alphabétique, chronologique ou hiérarchique, comme mentionné plus haut. Par contre, l'étude de Sherman sur la culture commémorative de l'entre-deux-guerres insiste davantage sur ces listes, qui, à cette époque précisément, identifient un être cher mort pour sa patrie et une famille en deuil.

Près d'un siècle plus tard, les noms ne représentent plus grand-chose aux yeux des contemporains qui les regardent, seulement des ombres ayant participé à une guerre lointaine. Et pour cause, les cérémonies du 11-Novembre sont moins populaires avec le temps<sup>63</sup>. Antoine Prost fait l'observation suivante :

« on peut alors entretenir le souvenir du passé [par l'intermédiaire des cérémonies du 11-Novembre], mais il n'y a plus d'impact sur le présent, plus de sens pour l'avenir. [...] Aujourd'hui abandonnés par la ferveur populaire qui les avait créés, [les monuments aux morts] demeurent des mémoriaux de la guerre<sup>64</sup> ».

---

<sup>62</sup> Prost, *Les monuments aux morts...*, p. 204.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 220.

Il existe donc une chronologie de la mémoire, ou du souvenir, en rapport à des monuments commémoratifs et même à des événements précis. Antoine Prost établit une sorte de calendrier conjoncturel en lien avec les événements s'étant déroulés à Verdun. Il convient de s'attarder sur les différentes étapes observées par le chercheur afin de mieux comprendre le rapport à la Grande Guerre dans son ensemble de même que la chronologie commémorative qui y est liée. Prost identifie principalement quatre étapes.

La première phase consiste en l'immédiat après-guerre. Sous instigation ministérielle, des historiens orchestrent un tableau officiel et patriotique des événements. Ils « proposent un récit vu de l'état-major, où les généraux et colonels sont présents plus que les soldats » et où l'amour vibrant pour la patrie est mis de l'avant<sup>65</sup>.

Une deuxième période est ensuite observable, davantage associée à l'entre-deux-guerres. Elle peut néanmoins empiéter sur la première en raison des mémoires combattantes se construisant parallèlement à la mémoire officielle. Les aspects inhumains, meurtriers et effroyables de la guerre sont exposés et ce, par l'intermédiaire de multiples récits de soldats<sup>66</sup>, ici des romans, des journaux intimes ou des correspondances.

L'après Deuxième Guerre mondiale constitue la troisième phase observée par Prost. Cette période occulte les événements de la Grande Guerre et même la Grande Guerre en elle-même. La mémoire du plus récent conflit présente de nouvelles

---

<sup>65</sup> Prost, *Verdun...*, p. 1772.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 1762 et 1776.

atrocités et des zones sombres qu'il vaut mieux taire dans un premier temps. Le souvenir de 14-18 est en quelque sorte mis en suspens jusqu'à la prochaine étape<sup>67</sup>.

Finalement, le dernier palier de cette chronologie débute lors du cinquantenaire de la bataille de Verdun en 1966. Les anciens combattants se font déjà plus rares et, dans ce contexte, il faut empêcher l'oubli, organiser la mémoire. Dès lors, « l'important est de donner une vue d'ensemble de la bataille à des lecteurs qui en ignorent presque tout [...] ». C'est le moment où, selon Prost, l'histoire prend le relais de la ferveur populaire<sup>68</sup>. Cette étape n'est toutefois ni finale ni fixe en ce sens où les différents anniversaires assurent sa continuité ou son renouvellement. Le schéma est, par ses divisions temporelles, aisément applicable aux dynamiques mémorielles et commémoratives du conflit dans son ensemble.

L'évolution du style dans la publication des ouvrages présentant des lettres de poilus semble a priori correspondre au schéma chronologique commémoratif élaboré par Prost. Il convient donc de s'interroger sur les recueils de lettres en tant qu'éléments constitutifs des mémoires de la Grande Guerre ainsi que sur les caractéristiques permettant de les associer à la démarche ainsi qu'aux monuments commémoratifs.

### 3.5. *Les recueils de lettres et le travail de mémoire*

Le chapitre précédent, portant sur l'édition et la publication des lettres, témoignait de l'évolution dans le style de publication des recueils, décelable tant au

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 1776.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 1770-1776.

niveau du style de présentation des ouvrages qu'au niveau de leurs objectifs éditoriaux. Dans tous les cas, le souhait de présenter aux lecteurs une certaine vision de la guerre était observable.

Les recueils de correspondances occupent une place certaine dans le travail de mémoire de la Grande Guerre. Ils font partie des multiples langages et outils identifiés par Antoine Prost et Jay Winter dans leur description de la mémoire de l'événement, servant à raconter et à donner un sens à la guerre<sup>69</sup>. Cela s'observe d'ailleurs à travers les buts éditoriaux des ouvrages à l'étude dans cette recherche. Les recueils doivent servir à la mise en forme de la mémoire et, *a fortiori*, de l'histoire de la Première Guerre mondiale.

Le vocabulaire employé pour introduire les recueils doit tout à la fois rendre hommage aux poilus et informer le lecteur. Ainsi, en lien avec l'hommage rendu aux soldats, *La dernière lettre* introduit les lettres comme « un monument de plus à la Gloire impérissable du Soldat Français<sup>70</sup> ». *Ce qui demeure* souligne « l'incroyable hauteur morale à laquelle ces hommes sont parvenus<sup>71</sup> ». *Les poilus ont la parole* ainsi que *Mémoire de papier* attirent l'attention sur l'hommage envers ces combattants<sup>72</sup> tandis que *La plume au fusil* caractérise les extraits de lettres comme étant « dignes de respect<sup>73</sup> ».

Concernant le désir de transmettre des informations plus justes et une image « authentique » du conflit, ce sont les ouvrages du corpus les plus récents qui

---

<sup>69</sup> Prost et Winter, *Penser la Grande Guerre...*, p. 261 et 262.

<sup>70</sup> *La dernière lettre...*, p. 9.

<sup>71</sup> Benoist-Méchin, *Ce qui demeure...*, p. 58.

<sup>72</sup> Guéno, *Paroles de poilus...*, p. 4. Et Auriol, *Mémoire de papier...*, p. 217.

<sup>73</sup> Baconnier, *La plume au fusil...*, p. 373.

semblent s'y atteler. Avec « un minimum de mise en scène » *La plume au fusil* souhaite « apporter une contribution à la connaissance des mentalités<sup>74</sup> », souhait que souligne dans le même élan *Les poilus ont la parole*<sup>75</sup>. Parallèlement, *Mémoire de papier* mise sur une « compréhension plus exacte de la vie quotidienne d'alors<sup>76</sup> ». Jean-Pierre Guéno aspire à « faire entendre ces cris de l'âme confiés à la plume et au crayon<sup>77</sup> » et parle de « véritable dimension de l'Histoire<sup>78</sup> ».

En bref, la volonté d'hommage mais aussi le désir d'informer importent aux personnes qui entreprennent l'aventure éditoriale. Par contre, bien que semblables, les objectifs fixés par les différents recueils se distinguent par leurs différents contextes d'édition.

### 3.5.1. Insertion dans la démarche commémorative

Les ouvrages, dans leurs formats tout autant que dans leurs objectifs éditoriaux, jouent un rôle dans la commémoration de la Grande Guerre. Ce rôle est double. Premièrement, les recueils semblent être issus de la commémoration et du besoin de commémorer. Deuxièmement, ils deviennent des acteurs de la mémoire en agissant directement sur celle-ci, en transmettant ce dont il faut se souvenir et la manière dont il faut s'en souvenir.

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>75</sup> Nicot, *Les poilus ont la parole...*, p. 9.

<sup>76</sup> Auriol, *Mémoire de papier...*, p. 10.

<sup>77</sup> Guéno, *Paroles de poilus...*, p. 6.

<sup>78</sup> Guéno, *Paroles de Verdun...*, p. 16.

Dans l'entre-deux-guerres, les qualités des soldats sont présentées comme un ensemble de vertus imitables, et les commémorations, en plus de souligner ces traits de caractère, apparaissent comme une extension du deuil individuel au niveau collectif.

*Les dernières lettres* s'insèrent dans ce contexte. Le vocabulaire patriotique tout autant que les vibrants « Vive la France » qui se retrouvent au fil de la lecture glorifient les poilus français et la patrie. Parallèlement, le choix des correspondances par des parents en deuil traduit bien le malaise profond, lié notamment à la perte d'un proche, d'une partie de la population après quatre années de guerre. Publié en 1942, *Ce qui demeure* est toutefois rédigé dès 1939. Cet ouvrage s'inscrit toujours dans l'entre-deux-guerres. La distance par rapport au premier conflit, de même que l'atmosphère de guerre lors de sa publication, modifient quelque peu le format de l'ouvrage sans complètement le transformer. La réédition d'un certain nombre de correspondances publiées dans *La dernière lettre* vient conforter le lecteur dans cette idée.

La Deuxième Guerre mondiale, selon la chronologie élaborée par Antoine Prost, vient, en quelque sorte, occulter le premier conflit. Cet état de fait s'observe parfaitement dans l'arrêt de la publication de recueil pendant plus de 40 ans. En effet, il faudra attendre jusqu'au milieu des années 1980 pour observer de nouveau ce type de publication.

Les dynamiques mémorielle et commémorative de l'époque contemporaine seront observées grâce au prisme des cinq ouvrages les plus récents étudiés dans cette recherche. Une des manières mise en œuvre pour combler la distance temporelle entre

la Grande Guerre et le contexte contemporain est de présenter des représentations toujours plus intimes du conflit. Il s'agit donc, en quelque sorte, de « rencontrer » le poilu dans sa tranchée, de voir son environnement afin de mieux en comprendre la réalité, de savoir ce qu'il pense du conflit, de savoir ce qu'il mange et ce à quoi il s'occupe pour mieux l'appréhender.

L'influence de l'histoire socioculturelle dans l'architecture des recueils s'observe par l'intermédiaire de leurs objectifs de publications mais aussi par les choix des correspondances, leur agencement et leur présentation. À une époque où :

« le fossé entre mémoire et histoire commence à se combler [...], transmettre ses souvenirs, par l'écrit [...], devient une industrie commémorative, avec une large audience et une forme d'institutionnalisation à travers les écoles et les universités<sup>79</sup> ».

Les ouvrages publiant des correspondances répondent positivement à ces nouvelles attentes. *La plume au fusil* entame la première cette transformation dans la culture éditoriale contemporaine en 1985. L'ouvrage présente une multitude d'extraits de lettres, classés selon des thèmes bien précis et donnant l'impression d'une narration suivie. La considération est alors mise sur le soldat qui subit la guerre et sur son expérience humaine.

Les dates anniversaires peuvent être instrumentalisées et marquer différents développements dans les styles de publication. Le quatre-vingtième anniversaire de la fin de la guerre est un repère en 1998, tout comme le quatre-vingt-dixième de la bataille de Verdun. *Paroles de poilus* est directement issu d'une de ces dates anniversaire. C'est à cette occasion que l'appel radiophonique est lancé dans le but de

---

<sup>79</sup> Prost et Winter, *Penser la Grande Guerre...*, p. 245.

rassembler des correspondances devant témoigner du conflit; l'ouvrage final rend compte des situations au quotidien des millions d'hommes, en plus de leur rendre hommage. Par le même éditeur et dans des buts similaires, *Paroles de Verdun* est publié en 2006

*Les poilus ont la parole* va plus loin encore dans son désir de représenter, toujours de manière plus intime et plus précise, la situation des combattants dans la guerre. Pour ce faire, l'auteur de l'ouvrage consulte directement les archives du contrôle postal. Cette nouvelle perspective, jamais explorée auparavant dans le cadre d'une publication de correspondances, estompe, une fois encore, la distance séparant les générations actuelles de la Grande Guerre.

Presque une décennie plus tard, *Mémoire de papier* ne se démarque que peu ou pas des ouvrages précédents en présentant, selon des thématiques bien précises, un agencement de correspondances ouvrant à leur tour une fenêtre sur le monde de la Grande Guerre. En ce sens, le recueil répond lui aussi positivement aux attentes liées à la dynamique commémorative de la conjoncture contemporaine.

Les publications de correspondances suivent ainsi de près la chronologie commémorative mise de l'avant par Prost. De plus, les attentes mémorielles ne sont pas toujours les mêmes et évoluent avec le temps, selon le regard posé sur le conflit.

### 3.5.2. *Les recueils de lettres, un monument commémoratif*

Les recueils de correspondances participent directement à la mémoire de la Grande Guerre depuis plus de quatre-vingt-dix ans. L'impact des publications, surtout

les plus récentes, est tel que leur rôle ne peut être sous-estimé. Les textes choisis sont présentés selon une architecture précise. La volonté de classer et de trier les correspondances s'observe dans tous les ouvrages à l'étude dans cette recherche.

*La dernière lettre* présente les lettres en fonction du nom des auteurs, selon un ordre alphabétique. *Ce qui demeure* emprunte le mode de classement en fonction de la chronologie des dates de décès des soldats. *La plume au fusil* et *Mémoire de papier* décident de présenter un nombre important d'extraits de missives selon les diverses thématiques observées dans ces dernières. *Les poilus ont la parole* adopte, quant à lui, un mode de classement semblable, tout en respectant néanmoins la chronologie du conflit. Finalement, *Paroles de poilus* préfère dévoiler les lettres selon les quatre saisons, tout en faisant fi de l'année de rédaction, exceptions faites du premier été et du dernier automne. *Paroles de Verdun* quant à lui classe les lettres selon différentes catégories associées au jeu de l'oie.

Dans tous les cas, il s'agit de transmettre aux lecteurs une vision du conflit en phase avec l'époque de publication, tout en essayant de trouver une structure logique. *La dernière lettre* adopte même le terme de « monument » pour expliquer sa raison d'être. Sans forcément aller aussi loin, tous les ouvrages, dans leur volonté d'ouvrir une fenêtre sur l'univers de la Première Guerre mondiale, par la voie du témoignage ou de l'hommage, participent à l'élaboration de la mémoire de l'événement.

La charge émotionnelle associée aux hommes qui ont rédigé les lettres, lors des années suivant de près la guerre, peut expliquer l'association automatique des noms des auteurs à leurs textes. Ainsi, *La dernière lettre* et *Ce qui demeure* identifient au début de chaque missive son auteur. Plus tard, deux indices expliquent

l'absence du nom des soldats dans les recueils. Les ouvrages plus récents sélectionnent souvent un ensemble d'extraits de lettres plutôt que des lettres dans leur intégralité et ce, de manière à mieux faire ressortir les thématiques identifiées. Ainsi, l'impression de narration qui semble être recherchée par les éditeurs est d'autant plus facile à structurer. C'est cette manière de faire qui se retrouve dans *La plume au fusil* et *Mémoire de papier*. Dans le cas *Les poilus ont la parole*, l'origine des lettres peut expliquer l'absence d'identification des auteurs. Issus du contrôle postal, un certain nombre d'extraits n'étaient en fait que des fragments de lettre recopiés dans des rapports et non des lettres complètes, généralement sans indication de leurs auteurs.

En ce qui concerne *Paroles de poilus* et plus tard *Paroles de Verdun*, les lettres ou extraits de lettres sont automatiquement associés à leurs auteurs. Un échange avec Jean-Pierre Guéno m'a permis de clarifier la raison de ce choix. Dans sa volonté d'action toujours très humaniste, il explique que « les noms qui signaient les textes qu' [il avait] choisis méritaient d'être sortis de l'ombre. Ils sont inscrits sur des monuments aux morts<sup>80</sup> ». Il s'agissait donc de rendre hommage aux poilus lors de dates anniversaires par l'intermédiaire de monuments. De la même manière que *La dernière lettre* rendait un hommage saisissant au Soldat Français, *Paroles de poilus* rend hommage « à tous ceux qui ont sacrifié leur jeunesse [...] sur les champs de bataille entre 1914 et 1918<sup>81</sup> ». L'ouvrage s'érige donc en une sorte de monument aux morts à la mémoire des soldats de la Première Guerre mondiale. Dans le contexte contemporain, *Paroles de poilus*, suivi de près par *Paroles de Verdun*, constitue le

---

<sup>80</sup> Courriel de M. Guéno.

<sup>81</sup> Guéno, *Paroles de poilus...*, p. 4.

meilleur exemple de l'impact que peuvent avoir les recueils de correspondances. Directement issu des commémorations de 1998, l'ouvrage influence tout autant la mémoire de l'événement. Il n'est qu'à se remémorer les violents propos émis à son endroit par Audouin-Rouzeau et Becker pour se rendre compte qu'il existe bien une crainte à ce que la vision du conflit véhiculé ait un impact sur le public. Les auteurs précisent d'ailleurs :

« À ce titre, l'immense succès de sa « réception » est d'autant plus significatif : on ne peut sérieusement nier qu'un tel scandale éditorial a répondu aux horizons d'attente des Français sur la Grande Guerre<sup>82</sup> ».

*Paroles de poilus* est certes un ouvrage de vulgarisation, il n'en reste pas moins qu'il transcende les barrières éditoriales. Composé de sources uniquement, il connaît un véritable succès éditorial par la vente de ses millions d'exemplaires sous ses différentes formes, la plus récente accompagnant les lettres d'une bande dessinée<sup>83</sup>.

L'idée selon laquelle les ouvrages représentent des monuments commémoratifs et participeraient donc, de ce fait, à la mémoire du conflit se valide. Carine Trévisan apporte un élément intéressant par son observation de *Ceux de 14* de Maurice Genevoix qui éclaire par le fait même l'approche à adopter face aux recueils de lettres. Elle mentionne que

« par ce titre [*Ceux de 14*], le livre se fait mémorial, à la fois où sont consignés les morts dont on veut se souvenir et monument commémoratif.

---

<sup>82</sup> Audouin-Rouzeau et Becker, *14-18, retrouver la guerre...*, p. 319.

<sup>83</sup> La formule est réitérée par Guéno avec succès pour *Paroles de Verdun*.

Le livre est en effet habité non seulement pas la hantise de l'oubli, mais aussi du naufrage des morts, de leur coagulation dans l'anonymat<sup>84</sup> [...] ».

L'aspect monumental du roman de même que sa possible influence sur la mémoire ne sont pas sans rappeler les buts éditoriaux des ouvrages à l'étude dans cette recherche. En outre, le titre choisi pour introduire les publications est très instructif. La hantise de l'oubli tout autant que la peur de l'anonymat se retrouvent sans exception au sein du corpus étudié ici. Dans tous les cas, les auteurs de ces lettres, même s'ils sont « anonymes », sont, à un niveau plus large, bel et bien identifiés et représentent non pas une personne en particulier mais bien l'ensemble des soldats : le Poilu. Comme pour le soldat inconnu, « l'anonymat garantit l'héroïsme de tous<sup>85</sup> ».

Cette notion de monument commémoratif, Jay Winter la souligne dans l'exemple d'un recueil de correspondances allemand dirigé par Philipp Witkop<sup>86</sup>. À l'époque, précise-t-il, des parents de soldats dont les lettres furent publiées écrivirent à Witkop et le remercièrent d'avoir érigé un monument pour leur fils<sup>87</sup>. Il n'est pas absurde de supposer que de pareilles remarques purent circuler à l'époque de la publication de *La dernière lettre*. D'ailleurs, Annette Becker mentionne à l'égard de cet ouvrage que :

« Sans attendre la construction des monuments aux morts, un Comité s'était réuni pour former un volume des dernières lettres "écrites par les soldats français tombés au champ d'honneur". [...] Si les lettres ont été

<sup>84</sup> Carine Trévisan, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, février 2003, p. 178-179.

<sup>85</sup> Audoin-Rouzeau et Becker, *Retrouver la guerre...*, p. 262.

<sup>86</sup> Philipp Witkop, *German student war letters*, Londres, Methuen, 1929. Cet ouvrage est celui dont se sert Jay Winter dans son chapitre *War Letters* issu de son ouvrage *Remembering War*.

<sup>87</sup> Winter, *Remembering War...*, p. 109.

écrites entre 1914 et 1918, elles sont bien publiées en 1921 [...], comme étaient construits les monuments<sup>88</sup> ».

Un lien peut donc être établi entre les publications de correspondances de poilus et les monuments commémoratifs de la Grande Guerre. Les recueils, en tant que monuments, ont un rôle dans l'élaboration des multiples mémoires issues du premier conflit mondial : ils s'insèrent et participent à leurs transformations et à leurs évolutions. D'une part, ils transmettent un témoignage « authentique » et « sincère » (ou qualifié comme tel) des soldats et de leurs émotions. D'autre part, ils rendent un hommage à des hommes ayant prêté leur plume à un dessein dont ils n'imaginaient sûrement pas l'ampleur.

Cette recherche a permis de montrer le double rôle des recueils de correspondances. Ils sont le reflet, le produit de la mémoire de la Grande Guerre, tout autant que son acteur en la renouvelant et la transformant. En outre, l'analyse des recueils a mis au jour le rôle clé des témoignages.

Ainsi, comme n'importe quel monument, le message véhiculé par ces livres évolue, quelquefois, jusqu'à ne plus ressembler – ou très marginalement – à celui que lui assignaient ses créateurs. Le cas le plus marquant de mon corpus était *La dernière lettre*. L'introduction faite à l'ouvrage dans sa réédition de 2005 n'avait plus rien à voir avec la préface d'origine de 1922. Tout en reprenant les mêmes lettres, mot pour mot, et en les présentant de manière identique, la version de 2005 les a détournées du sens voulu par les éditeurs de l'époque, qui, eux-mêmes avaient « travesti » de banales lettres de poilus en monument à la gloire de la patrie : la même

---

<sup>88</sup> Becker, *La guerre et la foi...*, p. 119.

correspondance est désormais un monument aux victimes innocentes de la guerre. En d'autres termes, les sources ne sont plus lues de la même façon et le texte est réinterprété par le contemporain, peu importe le témoin.

Le témoignage véhiculé par le monument se voit donc sans cesse être réactualisé par le biais de nouveaux objectifs éditoriaux, introduits par des préfaces et des quatrièmes de couverture, ou par une nouvelle mise en forme des ouvrages, la bande dessinée créée pour *Paroles de poilus* constitue l'exemple le plus visuel. Finalement, qui pourrait encore lire aujourd'hui *La dernière lettre* comme un éloge éternel à la patrie française ?

## Conclusion

Ce travail a montré la relation existant entre les recueils de correspondances et la mémoire de la Grande Guerre. Les conditions de rédaction des lettres permirent de mieux cerner les desseins éditoriaux des ouvrages les publiant. Par la suite, une observation de leur évolution dans les styles de publication et d'exploitation, confrontée à la chronologie commémorative du conflit a permis d'établir leur rôle dans la mémoire de cet événement.

La rédaction des lettres durant toute la durée du conflit est influencée par de multiples facteurs. La tradition épistolaire issue du système scolaire français, les conditions de vie du front et de l'arrière aussi bien que le système de censure ont un impact réel sur les poilus qui décident de prendre la plume pour raconter leur guerre. Au final, ce sont des milliards de témoignages qui circulent sur le territoire français durant plus de quatre ans.

Certains individus ou groupes ont décidé d'organiser des recueils de correspondances et de les publier. Plusieurs étapes précèdent la mise en production des ouvrages et des décisions doivent être prises. Certaines de ces décisions ont été identifiées par Jean Norton Cru dans son œuvre *Témoins*, parue une première fois en 1929. Les remarques qu'il a formulées à l'égard des sources littéraires de la Grande Guerre lui ont valu maintes critiques qui, plus souvent qu'autrement, ont désapprouvé son point de vue, du moins dans l'historiographie récente. Les uns ont dénoncé sa « dictature du témoignage », les autres son manque total d'objectivité. L'ensemble

des critiques émises autour de cet ouvrage a mis au jour l'enjeu des témoignages dans l'interprétation du conflit. Certes, les lettres sont devenues un objet de publication mais plus encore, elles sont dorénavant organisées et mises en valeurs dans le but de transmettre une vision de la Grande Guerre. Ainsi, outre le choix des lettres à paraître et les possibles contraintes financières liées à la production, le produit final constitue bel et bien une guerre mise en scène par les éditeurs.

Le monde de la Grande Guerre se construit dans la mémoire collective depuis la fin de l'événement. Ce sont des mémoires multiples qui s'enrichissent de récits historiques tout autant que de souvenirs personnels. Plusieurs générations d'historiens aux tendances historiographiques différentes ou divergentes se succèdent et dressent un portrait toujours plus complet et plus complexe de ce conflit majeur du XX<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, la commémoration s'ajuste et participe à son travail de mémoire. D'abord très patriotique dans l'entre-deux-guerres, elle « victimise » désormais davantage les soldats en dénonçant l'absurdité des événements. Les uns s'en félicitent, les autres dénoncent « le rouleau compresseur d'une mémoire victimisante qui ne veut retenir que le sacrifice<sup>1</sup> » et non l'acte consenti.

Suivant la chronologie commémorative, les recueils de correspondances, par les objectifs qu'ils se fixent, sont comparables aux multiples monuments érigés à la suite de l'Armistice. Ils sont, dans un premier temps, issus de la mémoire de la guerre et par ailleurs, ils la renouvellent et la transforment. La dualité de leur rôle a permis de relativiser le sens qui pouvait être donné aux témoignages, en ce sens où, sans

---

<sup>1</sup> Jean-Yves Le Naour, « Le champ de bataille des historiens », *La vie des idées*, 10 novembre 2008, p. 5 <<http://www.laviedesidees.fr/Le-champ-de-bataille-des.html>> (22 décembre 2009)

sous-estimer leur importance dans la création d'une mémoire et d'une histoire de la Grande Guerre, ils sont sujets à une réinterprétation constante : les querelles historiographiques de même que les multiples rééditions d'ouvrages l'ont bien montré. Les lettres « authentiques » en permettent un usage qui va au-delà de la simple révélation d'une époque tant elles peuvent en influencer la reconstruction.

Finalement, comment les recueils de correspondances pourraient conserver leurs objectifs primaires dans un contexte où, selon Prost et Winter, même l'objet « guerre de 1914 » ne s'identifie pas à une seule définition et où son interprétation est constamment soumise au monde dans lequel évoluent les historiens<sup>2</sup> ? Selon cette logique, il sera intéressant d'observer le rythme des futures publications de même que leurs raisons d'être. Suivront-elles un sursaut commémoratif soulignant une date anniversaire quelconque ou changeront-elles tout simplement d'objet, les collections antérieures ayant « tout dit » sur cet événement depuis près de cent ans ? Déjà, cette voie semble ouverte avec Jean-Pierre Guéno qui, tablant sur ses succès éditoriaux précédents, vient de publier un recueil portant non plus sur la Première mais bien la Deuxième Guerre mondiale : *Paroles de l'ombre. Lettres et carnets des français sous l'Occupation (1939-1945)*<sup>3</sup>. La parole des « simples Français » est de nouveau objet d'histoire et de mémoire.

---

<sup>2</sup> Prost et Winter, *Penser la Grande Guerre...*, p. 281.

<sup>3</sup> Jean-Pierre Guéno et Jérôme Pecnard. *Paroles de l'ombre. Lettres et carnets des français sous l'Occupation (1939-1945)*. Paris, Les Arènes, 2009, 300 pages.

## Bibliographie

### *Sources*

*La dernière lettre écrite par des soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918.* Paris, Flammarion, 1922, 283 pages.

*La dernière lettre écrite par des soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918.* Paris, Édition Grand Caractère, 2005, 285 pages.

AURIOL, Jean-Claude. *Mémoire de papier. Correspondance des poilus de la Grande Guerre.* Paris, « Ces oubliés de l'histoire », Éditions Tirésias, 2005, 233 pages.

BACONNIER, Gérard, André MINET et Louis SOLET. *La plume au fusil, les poilus du Midi à travers leur correspondance.* Toulouse, « Le Midi et son histoire », Privat, 1985, 379 pages.

BENOIST-MÉCHIN, Jacques. *Ce qui demeure. Lettres de soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918.* Paris, Albin Michel, 1942, 248 pages.

BENOIST-MÉCHIN, Jacques. *Ce qui demeure. Lettres de soldats tombés au champ d'honneur 1914-1918.* Paris, Bartillat, 2000, 273 pages.

GUÉNO, Jean-Pierre et Yves LAPLUME (dirs). *Paroles de poilus. Lettres de la Grande Guerre.* Paris, Tallandier, 1998, 160 pages.

GUÉNO, Jean-Pierre et Yves LAPLUME (dirs). *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918.* Paris, Librio, 1998, 187 pages.

GUÉNO, Jean-Pierre et Yves LAPLUME (dirs). *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front, 1914-1918.* Luc-sur-Mer, À vue d'œil, 1999, 285 pages.

GUÉNO, Jean-Pierre (dir.). *Paroles de Poilus. Lettres et carnets du front. Les plus belles lettres en BD*. Paris, Librio, 2006, 78 pages.

GUÉNO, Jean-Pierre (dir.). *Paroles de Verdun*. Paris, Perrin, 2006, 428 pages.

GUÉNO, Jean-Pierre (dir.). *Paroles de Verdun ou Le jeu de l'oie en BD : 21 février 1914-18 décembre 1916*. Toulon, Soleil, 2007, 109 pages.

GUÉNO, Jean-Pierre (dir.). *Paroles de Verdun : 21 février 1914-18 décembre 1916*. Paris, Librio, 2008, 79 pages.

NICOT, Jean. *Les poilus ont la parole. Lettres du front : 1917-1918*. Bruxelles, Éditions Complexe, 1998, 592 pages.

NICOT, Jean. *Les poilus ont la parole. Lettres du front : 1917-1918*. Bruxelles, Éditions Complexe, 2003, 592 pages.

*Sources citées n'entrant pas dans mon corpus de sources*

BENOIST-MÉCHIN, Jacques. *À l'épreuve du temps, 1905-1940 et 1940-1947*. Paris, Julliard, 1989, tomes 1 et 2.

COCHIN, Augustin. *Le Capitaine Augustin Cochin : Quelques lettres de guerre*. Paris, Bloud et Gay, 1917, 63 pages.

GENEVOIX, Maurice. *Ceux de 14*. Paris, Flammarion, 1950, 622 pages.  
(Édition originale chez G. Durassié & Cie en 1949)

GUÉNO, Jean-Pierre et Jérôme PECNARD. *Paroles de l'ombre. Lettres et carnets des français sous l'Occupation (1939-1945)*. Paris, Les Arènes, 2009, 300 pages.

ISAAC, Jules. *Un historien dans la Grande Guerre. Lettres et carnets 1914-1917*. Paris, Armand Colin, 2004, 306 pages.

PAPILLON, Marthe, Joseph, Lucien et Marcel. « *Si je reviens comme je l'espère* » *Lettres du front et de l'arrière 1914-1918*. Paris, Bernard Grasset, 2003, 397 pages.

WITKOP, Philipp. *German student war letters*. Londres, Methuen, 1929, 369 pages. (Édition originale allemande en 1918)

### *Ouvrages spécialisés*

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane et Annette BECKER. *14-18, retrouver la Guerre*. Paris, Gallimard, 2000, 398 pages.

BECKER, Annette. *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire. 1914-1930*. Paris, Armand Colin, 1994, 142 pages.

CAFFARENA, Fabio. *Lettere dalla Grande Guerra. Scritture del quotidiano, monumenti della memoria, fonti per la storia. Il caso italiano*. Milano, Edizioni Unicopli, 2005, 302 pages.

CHARTIER, Roger, (dir.). *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Fayard, 1991, 462 pages.

CABANES, Bruno, *La victoire endeuillée, la sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*. Paris, Éditions du Seuil, 2004, 549 pages.

CRU, Jean Norton. *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français : de 1915 à 1928*. Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993, 727 pages. (Première édition en 1929)

CRU, Jean Norton. *Du témoignage*. Paris, Gallimard, 1930, 270 pages.

DAUPHIN, Cécile, Pierrette LEBRUN-PÉZERAT et Danièle POUBLAN. *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIXe siècle*. Paris, Albin Michel, 1995, 396 pages.

DAUZAT, Albert. *L'argot de la guerre. D'après une enquête auprès des officiers et soldats*. Paris, Armand Colin, 1919, 293 pages.

DJEBABLA – BRUN, Mourad. *Se souvenir de la Grande Guerre. La mémoire plurielle de 14-18 au Québec*. Montréal, Vlb éditeur, 2004, 181 pages.

FURET, François. *Le passé d'une illusion*. Paris, Robert Laffont et Calmann-Lévy, 1995, 580 pages.

FUSSELL, Paul. *The Great War and Modern Memory*. New York et Londres, Oxford University Press, 1975, 363 pages.

HALBWACHS, Maurice. *La mémoire collective*. Édition numérisée à partir de l'édition publiée en 1950. Paris, Les Presses universitaires de France, 1967, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, 204 pages.

HANNA, Martha. *Your Death Would be Mine. Paul and Marie Pireaud in the Great War*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2008, 341 pages.

HOOG, Emmanuel. *Mémoire année zéro*. Paris, Le Seuil, 2009, 207 pages.

KATTAN, Emmanuel. *Penser le devoir de mémoire*. Paris, Presses universitaires de France, 2002, 153 pages.

KOSELLECK, Reinhart. *L'expérience de l'histoire*. Paris, Gallimard et Le Seuil, 1997, 247 pages.

LE GOFF, Jacques. *Histoire et mémoire*. Paris, Gallimard, 1988, 409 pages.

MEYER, Jacques. *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*. Paris, Hachette, 1991, 373 pages.

NORA, Pierre. *Les lieux de mémoire. La République. La nation. Les France*. Paris, Gallimard, 1984-1992, 4751 pages.

OZOUF, Mona. *L'école de la France : essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*. Paris, Gallimard, 1984, 415 pages.

PESCHANSKI, Denis, POLLAK, Michael et ROUSSO, Henry. *Histoire politique et sciences sociales*. Bruxelles, Éditions Complexe, 1991, 285 pages.

PROCHASSON, Christophe. *14-18, retour d'expériences*. Paris, Tallandier, 2008, 430 pages.

PROST, Antoine. *Les anciens combattants et la société française, 1919-1939, mentalités et idéologies*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977, 268 pages.

PROST, Antoine et Jay WINTER. *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*. Paris, Édition du Seuil, 2004, 340 pages.

SHERMAN, Daniel J. *The Construction of Memory in Interwar France*. Chicago, The University of Chicago Press, 1999, 414 pages.

SIRINELLI, Jean-François, (dir.). *La France de 1914 à nos jours*. Paris, Presses universitaires de France, 2004, 544 pages.

TREVISAN, Carine. *Les fables du deuil. La Grande Guerre : mort et écriture*. Paris, Presses universitaires de France, 2001, 219 pages.

VANCE, Jonathan. *Mourir en Héros. Mémoire et mythe de la Première Guerre mondiale*. Outremont, Athéna, 2006, 316 pages.

WINTER, Jay. *Remembering War. The Great War Between Memory and History in the Twentieth Century*. New Haven, Yale University Press, 2006, 340 pages.

WINTER, Jay. *Sites of Memory, Sites of Mourning. The Great War in European cultural history*. Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 310 pages.

### *Articles d'ouvrages collectifs*

AUDOUIN-ROUZEAU, Stéphane. « Les tranchées », dans Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dirs), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, pp. 247-253.

BACH, André. « Le citoyen-soldat : entre consentement et coercition », dans Rémy Cazals, (dir.). *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*, Toulouse, Privat, 2005, pp. 321-330.

BECKER, Annette. « Politique culturelle, commémorations et leurs usages politiques. L'exemple de la Grande Guerre dans les années 1990 », dans Claire Andrieu, (dir.). *Politiques du passé. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*. Aix en Provence, Publication de Provence, 2006, pp. 27-37.

CAZALS, Rémy. « Éditer les carnets de combattants », dans Rémy Cazals et Sylvie Caucanas, (dirs). *Traces de 14-18, Actes du colloque de Carcassonne*. Carcassonne, Les Audois, 1997, pp. 31-46.

<<http://www.imprimerie-d3.com/actesducolloque/frame325029.html>> (1<sup>er</sup> mars 2007)

Cécile Dauphin, « Les manuels épistolaires du XIX<sup>e</sup> siècle » dans Roger Chartier (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Fayard, 1991, pp. 209-272.

DUMÉNIL, Anne. « Les combattants » dans Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dirs). *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, pp. 321-337.

LE GUILLOU, Louis. « Épistolarité et histoire littéraire », dans Mireille Bossis, (dir.). *L'épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture*. Stuttgart, F. Steiner, 1990, pp. 99-105.

NORA, Pierre. « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux » dans Pierre Nora (dir.). *Les lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, 1984-1992, pp. 23-42.

NORA, Pierre. « L'ère de la commémoration » dans Pierre Nora (dir.). *Les lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, 1984-1992, pp. 4687-4715.

PROST, Antoine. « Les monuments aux morts. Culte républicain ? Culte civique ? Culte patriotique » dans Pierre Nora (dir.). *Les lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, 1984-1992, pp. 199-223.

PROST, Antoine. « Verdun » dans Pierre Nora (dir.). *Les lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, 1984-1992, pp. 1755-1780.

SMITH, Leonard V. « Jean Norton Cru et la subjectivité de l'objectivité » dans Jean-Jacques Becker (dir.). *Histoire culturelle de la Grande Guerre*. Paris, Armand-Colin, 2005, pp. 89-100.

### *Articles de périodiques*

AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane. « L'enfer, c'est la boue ! ». *14-18 : Mourir pour la patrie*. Paris, Le Seuil, 1992, pp. 137-151.

BIRNBAUM, Jean. « 1914-1918. Guerre de tranchées entre historiens ». *Le Monde*. 11 mars 2006, pp. 20.

BOURKE, Joanna. « "Remembering" War ». *Journal of Contemporary History*, n°39, 2004, pp. 473-485.

BRANCA-ROSOFF, Sonia. « Conventions d'écriture dans la correspondance des soldats ». *Mots. Les langages du politique*, n°24, septembre 1990, pp. 21-34.

CARLIER, Claude et ALLAIN Jean-Claude. « In memoriam Guy Pédroncini (1924-2006) ». *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°224, avril 2006, pp. 3-5.

CAZALS, Rémy. « Oser penser, oser écrire ». *Génèse*, n°46, mars 2002, pp. 26-43.

DESBOIS, Évelyne. « Paroles de soldats, entre images et écrits ». *Mots. Les langages du politique*, n°24, septembre 1990, pp. 37-52.

HANNA, Martha. « A Republic of Letters: The Epistolary Tradition in France during World War I ». *The American Historical Review*, vol. 108, n°5, décembre 2003 <<http://www.historycooperative.org/journals/ahr/108.5/hanna.html>> (23 janvier 2007)

HEATHORN, Stephen. « The Mnemonic Turn in the Cultural Historiography of Britains's Great War ». *The Historical Journal*, vol. 48, n°4, 2005, pp. 1103-1124.

INGLIS, Ken. « Worlds War One Memorials in Australia ». *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°167, 1992, pp. 51-58.

LE NAOUR, Jean-Yves. « Le champ de bataille des historiens ». *La vie des idées*, 10 novembre 2008 <<http://www.laviedesidees.fr/Le-champ-de-bataille-des.html>> (22 décembre 2009)

LYONS, Martyns. « French Soldiers and their Correspondence: Toward a History of Writing Practices in the First World War ». *French History*, vol. 17, n°1, 2003, pp. 79-85.

PROCHASSON, Christophe. « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 48, n° 4, octobre-décembre 2001, pp. 160-189.

PROCHASSON, Christophe. « La langue de feu. Science et expérience linguistique pendant la Première Guerre mondiale ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 53, n°3, juillet-septembre 2006, pp. 122-141.

PROST, Antoine. « Mémoires locales et mémoires nationales : les monuments de 1914-1918 en France ». *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°167, 1992, pp. 41-50.

SHERMAN, Daniel J. « Bodies and Names: The Emergence of Commemoration in Interwar France ». *The American Historical Review*, vol. 103, n°2, avril 1998, pp. 443-446.

SIEGEL, Mona. « "History Is the Opposite of Forgetting": The Limits of Memory and the Lessons of History in Interwar France ». *The Journal of Modern History*, vol. 74, n°4, décembre 2002, pp. 770-800.

TRÉVISAN, Carine. « Lettres de guerre ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, février 2003, pp. 331-341.

### *Sites internet*

Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914-1918  
À propos du CRID – André Bach.  
<[http://www.crid1418.org/a\\_propos/biobiblio/bach\\_bb.htm](http://www.crid1418.org/a_propos/biobiblio/bach_bb.htm)> (1<sup>er</sup> mai 2009)

SGA (secrétariat général pour l'administration) / Mémoire des hommes. Morts pour la France.  
<<http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/spip.php?rubrique41>> (22 avril 2009)

## **Annexes**

*Courriel de Jean-Pierre Guéno, reçu le 25 novembre 2008*

« Chère Coralie Marin

Je réponds bien volontiers à vos questions.

Mon partenariat avec l'historial de Péronne avait été passé avec son directeur de l'époque Thomas Compère Morel. Lui-même n'a jamais été en plein accord avec Annette Becker et Audouin Rouzeau qui sont d'excellents historiens mais de grands intégristes représentatifs du Mandarinate qui pousse en France certains universitaires à se croire propriétaires de la période historique correspondant à leur spécialité. Ces deux historiens n'ont jamais fait cataloguer le fond de 8000 lettres déposé à l'Historial. J'ai déjà utilisé un droit de réponse contre Audouin Rouzeau dans la presse française. Il m'accusait de « victimiser » les poilus de 14, de donner de la grande guerre une vision « de gauche » et d'avoir truqué les lettres en les vidant de leurs propos « anti boches ». Il est facile de constater mon respect des textes en consultant les 8000 lettres versées à Péronne. A présent heureusement d'autres historiens français combattent l'intégrisme de ces deux historiens qui seraient prêts à rallumer une troisième guerre mondiale pour défendre des idées curieuses.

Je suis Normalien de formation et ma culture a été très pluridisciplinaire. J'ai tout de même été surpris par l'humanisme qui transpirait dans les lettres collectées et qui contredisait l'intoxication de la propagande de l'époque qui semble avoir intoxiqué... certains historiens !

Vous avez tout compris : la préface des deux BD paroles de poilus et paroles de Verdun est une réponse aux deux intégristes en question. Mon travail est humaniste et littéraire. Je lègue depuis 11 ans les corpus que je réunis sur les différents titres de « Paroles de » à des institutions de mémoire pour que sociologues et historiens puissent travailler ces corpus suivant leurs règles. Mes détracteurs oublient parfois que les sciences dites « douces » ne sont pas des sciences exactes... L'histoire est comme la vie : jamais monolithique. Elle est un mélange complexe d'ombre et de lumière, de ciel et de fange.

Les dessinateurs ont effectivement choisi les lettres qui leurs parlaient.

Dans mes ouvrages, certains auteurs de lettres interviennent plusieurs fois . Il y a tout de même une petite centaine de poilus différents dans « Paroles de poilus » et encore beaucoup plus dans « Paroles de Verdun ». (il y a également « Mon papa en guerre »)

J'ai voulu communiquer aux lecteurs la diversité du corpus reçu, y compris des lettres non publiées. Certains auteurs semblaient à eux tout seuls résumer d'autres lettres...

Je reste bien sûr touché au plus profond de l'âme par ce travail comme par celui effectué pour « Paroles d'étoiles » sur la trajectoire des enfants juifs sauvés pendant la guerre. (Le jeune homme qui est sur la couverture de « Paroles du Jour J » est Canadien !)

Je ne suis qu'un modeste passeur de mémoire de cette mémoire des obscurs, des sans grades, des figurants de l'histoire, que furent nos ancêtres et qui sont en fait les vrais acteurs de l'histoire. Je capte années après années la petite musique de leur âme. On ne sort pas indemne de ce genre d'excursion au plus profond de la conscience humaine... Je prépare un « Paroles de l'ombre (39/45) pour octobre 2009.

Ma récompense ? Près de 3 millions d'exemplaires des diverses formules de Paroles de poilus vendus et prescrits dans les écoles. Mes droits sur ces ouvrages ont été reversés à la collectivité publique. L'argent n'a jamais été ma motivation dans cette histoire ce qui n'est pas le cas de tous les universitaires dont quelques uns ont pour excuse d'avoir à arrondir leurs fins de mois ! »

*Courriel de Jean-Pierre Guéno, reçu le 26 juillet 2009*

« Les poilus de 14/18 n'étaient pas des anonymes comme on le dit trop souvent. Les noms qui signaient les textes que j'avais choisis méritaient d'être sortis de l'ombre. Ils sont inscrits sur des monuments aux morts. Des petits enfants sont inscrits dans des annuaires qui portent le même nom. La vraie vie, celle des humbles et des obscurs réintérait une Histoire dont les poilus ordinaires n'auraient jamais avoir du être bannis... Comme le disait si bien André Frossard (mon parrain) au sujet des poilus de 14 : « on les avait enterrés avant de les tuer... »

Bien à vous

Jean-Pierre Guéno »